

REPRÉSENTATIONS DU FAIT POLITIQUE DANS *LES PETITS  
GARÇONS NAISSENT AUSSI DES ÉTOILES* D'EMMANUEL  
DONGALA

by

Ademola Adeniyi

Submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts

at

Dalhousie University  
Halifax, Nova Scotia  
August, 2021

© Copyright by Ademola Adeniyi, 2021

# Table des matières

Résumé .....	v
Abstract .....	vi
Remerciements.....	vii
Chapitre 1 : Introduction générale.....	1
1.1 Contexte général de l'étude .....	1
1.2. La satire politique dans la littérature africaine .....	6
Chapitre 2 : Avènement historique du système politique .....	8
2.1. L'incongruité de la naissance de Matapari, « l'enfant à problèmes » .....	8
2.2. Le personnage de Matapari et le rappel du fait historique .....	11
2.3. Avènement du socialisme scientifique.....	13
Chapitre 3 : Les figures satiriques, la décadence et le néocolonialisme.....	17
3.1. Le grand-père : lutte contre le néocolonialisme et la décadence.....	17
3.2. Le double rejet par le nouveau régime.....	22
3.3. Le « guide bien-aimé » du parti unique et révolutionnaire ou le visage de la dictature .....	23
3.3.1. Le portrait du « camarade président » .....	23

3.3.2. L'appareil d'État et les médias qui renforcent l'autorité du dictateur et du parti unique .....	26
3.4. L'oncle Boula-Boula ou l'arrivisme politique durant les années postcoloniales.....	32
3.4.1. L'ascension fulgurante de Boula Boula .....	32
3.4.2. La chute et le procès de Boula Boula.....	36
3.5. Le père de Matapari, de la recherche du savoir au soulèvement pour la démocratie.....	40
3.5.1. La recherche du savoir : la figure de l'intellectuel pris dans la tourmente de la politique.....	41
3.5.2. Le père de Matapari et le combat pour la liberté .....	45
Chapitre 4 : Mise en place des institutions démocratiques et désenchantement politique .....	51
4.1. Les promesses de la conférence nationale, transition vers la démocratie.....	51
4.2. Les discours démocratiques.....	54
4.2.1. Démocratie à l'africaine.....	55
4.2.2. Critique de la campagne électorale.....	57
4.2.3. Discours politiques : ridicule et désenchantement .....	58
Chapitre 5 : Conclusion générale.....	62

Bibliographie ..... 65

## Résumé

Dans cette étude, nous montrons les représentations du fait politique dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*. Dans ce roman, Emmanuel Dongala dépeint des réalités africaines tout à fait tangibles, avec une dose équilibrée de fiction, d'humour d'ironie et de réalisme, à travers le regard d'un enfant innocent mais curieux. Ce travail de recherche vise à analyser sous l'angle du désenchantement politique les faits politiques africains qui sont révélés par l'ouvrage. Le point de départ de la réflexion est la naissance incongrue du personnage narrateur que nous considérons comme une métaphore politique de l'avènement de la démocratie au Congo. Ensuite, nous examinons les figures satiriques pour dénoncer l'échec des intellectuels et des régimes dictatoriaux qui ont miné la pratique de la démocratie en Afrique. Enfin, nous abordons la démocratie à l'africaine qualifiée de « démocratie des féticheurs » pour montrer le balbutiement des débuts de la démocratie en Afrique.

## Abstract

In this study, we show representations of political events in *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*. Indeed, in this novel, Emmanuel Dongala depicts tangible African realities, with a balanced dose of fiction, humor and realism, through the eyes of an innocent but curious child. This research work seeks to analyze, from the angle of political disenchantment, the African political events that are revealed by the text. The starting point of this reflection is the incongruous birth of the narrator character that we see as a political metaphor for the advent of democracy in Congo. Next, we examine satirical figures to denounce the failure of intellectuals and dictatorial regimes that have undermined the practice of democracy in Africa. Finally, we approach the African-style of democracy described as “democracy of the fetishists” to show the stammering of the beginnings of democracy in Africa.

## **Remerciements**

Je suis éternellement reconnaissant à Dieu de m'avoir donné le souffle de vie malgré tous les obstacles que le monde a connus. Je suis profondément redevable à mon directeur, Dr Vincent Simédoh, pour ses suggestions constructives et ses conseils. Son exactitude analytique et critique m'a appris à penser d'une façon plus littéraire et ses encouragements ont contribué à façonner ce projet. Je remercie tous les professeurs du Département de français pour leur contribution à la réalisation de ce travail. Je remercie tous mes collègues de classe, sincèrement avec vous le programme a été une très belle expérience. Je remercie ma famille, aucune de mes ambitions académiques n'aurait jamais pu se réaliser sans son amour et son soutien.

# Chapitre 1 : Introduction générale

## 1.1 Contexte général de l'étude

Notre étude porte sur « les représentations du fait politique dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* » de l'écrivain Congolais Emmanuel Dongala publié en 1998. Ce roman, comme plusieurs autres, représente un point particulier dans l'histoire politique du continent. C'est dans ce sens que Mengue-Nguema (2009 :6) observe que la littérature africaine retrace ou suit l'Histoire du continent noir. On peut dire aussi que les œuvres littéraires africaines s'ancrent dans l'histoire du continent. À plusieurs égards, elles sont devenues des mémoires qui inscrivent les soubresauts et balbutiements du continent. Elles sont toujours conditionnées par les événements des sociétés respectives dans lesquelles elles se déroulent. Après avoir été victimes de plusieurs années d'humiliation et de déshumanisation provoquées par l'esclavage et la colonisation, les écrivains africains n'ont pas donc hésité de se mettre à dénoncer, voire rejeter les stéréotypes qu'a subis le continent au cours de l'histoire. La littérature africaine émerge ainsi pour réhabiliter l'image de l'homme noir. C'est dire que les luttes ou les conflits à la fois idéologiques et politiques ont, entre autres, contribué au développement de la littérature africaine plus précisément de la poésie et du roman africains.

D'une manière générale, la littérature africaine est une littérature engagée. Chinua Achebe, le célèbre écrivain et essayiste nigérian affirme que : « art is, and always was at the service of man [...] any good story, any good novel, should have a message, should



have a purpose» (Carroll 1990 : 8). Si cette affirmation est vraie pour la littérature nigériane, elle l'est aussi pour toute la littérature francophone africaine.

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous concentrerons sur les phases de l'expérience littéraire africaine démarquées par les indépendances (avant et après les indépendances). Après avoir participé à la lutte pour la réhabilitation des valeurs africaines (Négritude et Senghor), et pour les indépendances, la littérature africaine a été une véritable arme de combat qui a permis aux écrivains africains de dénoncer les méfaits de la colonisation sur l'Afrique et les Africains. Dans les années 1960, c'est la désillusion des indépendances qui devient le sujet que traitent plusieurs romans dont *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma, *Le cercle des tropiques* d'Alioum Fantouré, *Le Mandat* de Sembène Ousmane, *Le Pleurer-rire* d'Henri Lopes, *Les crapauds-brousse* de Tierno Monénembo, *L'État honteux* et *La vie et demie* de Sony Labou Tansi, *La nouvelle Jazz et vin de palme* d'Emmanuel Dongala etc. Il s'agit de la phase d'après les indépendances. L'émergence des nouveaux dirigeants de la plupart des sociétés africaines et l'incapacité de ceux-ci à faire progresser leurs nations ont, de nouveau, suscité de nombreuses productions littéraires. Ce fut le cas des romans que nous venons de citer. Cette fois-ci, les dirigeants africains sont devenus la cible des écrivains africains. Cette phase marque le début de l'écriture de désenchantement dont fait partie le roman *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*. Tous ces romans dépeignent l'histoire des régimes dictatoriaux qui ont gouverné les pays africains après les indépendances<sup>1</sup>. Les

---

<sup>1</sup> Les trois romans précités ci-dessus, c'est-à-dire *Les soleils des indépendances* de Kourouma, *Le cercle des tropiques* d'Alioum Fantouré, *La vie et demie* de Sony Labou

romans de cette phase exposent les problèmes sociaux, la corruption des dirigeants tant sur le plan collectif qu'au niveau individuel et des perturbations psychologiques provoqués par cette instabilité.

Dans les textes, les écrivains africains continuent donc de se servir de toutes sortes de procédés qui permettent, d'analyser et de réfléchir aux problèmes sociopolitiques de la société. C'est ce qu'a fait Dongala dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*. Ce roman a été choisi pour sa pertinence à révéler les réalités politiques africaines contemporaines à travers le regard d'un enfant (Matapari) innocent mais curieux. La comparaison de la naissance de Matapari à celle de la démocratie est une métaphore politique qui aboutit à une satire. C'est donc en explorant l'enfance de Matapari et de son pays le Congo que l'auteur dénonce le « mauvais » communisme dont a été victime ce pays dans les années 80. Pour mieux faire comprendre le type de communisme pratiqué dans le pays, Dongala dresse le parcours politique de l'oncle Boula-Boula au sein de l'administration du parti. C'est à travers ce personnage et bien d'autres que l'auteur aborde l'adoption de la démocratie en Afrique et l'échec des intellectuels. Il relève aussi les vicissitudes d'une Afrique prise en otage par la mauvaise gouvernance de ses dirigeants post-coloniaux.

Notre objectif est de voir comment l'auteur représente les faits politiques plus précisément le désenchantement dans son roman. Pour ce faire, nous allons de temps en temps faire référence à la satire comme procédé de dénonciation du désenchantement

---

Tansi se penchent pour la plupart sur des critiques virulentes des présidences dictatoriales qui s'installent dans presque tous les États issus de la colonisation française, et de la violence qu'utilisent ces régimes pour se maintenir au pouvoir.

politique tel que représenté dans le roman. Il faut préciser que les critiques littéraires tels que Abdoulaye Imorou (2011), Obed Nkuzimana (2001) ont aussi abordé la politique dans la littérature, mais ils l'ont fait sans réellement aborder la question des réalités africaines dans l'adoption de la démocratie en Afrique telle que nous comptons l'étudier dans la présente étude.

Le roman *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*<sup>2</sup>, met en relief le personnage principal, Michel « Matapari », troisième jumeau né « à retardement » qui dit qu'il a failli ne pas être né. Il quitte le ventre de sa mère seulement deux jours après ses frères, « soit par discrétion, soit par prudence »<sup>3</sup>. C'est au travers de cette narration tantôt dramatique, tantôt loufoque, parsemée de métaphores colorées, que Dongala aborde l'avènement de la démocratie et de la situation politique dans un contexte historique et religieux du Congo.

Notre réflexion s'articulera autour des aspects politiques à travers les différents personnages, la naissance incongrue du personnage principal, l'histoire de son grand-père, l'un des premiers intellectuels du pays formé à l'école du colon et adepte de la liberté, l'ascension fulgurante puis la chute de son oncle Boula-Boula, le détachement pour les affaires politiques de son père jusqu'à la réclamation de la libération des prisonniers politiques, la réclamation d'élections libres et transparentes, la tenue des

---

<sup>2</sup> Dans la suite, nous allons utiliser *LPG* comme abréviation de *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*

<sup>3</sup> Extrait du résumé de *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel B. Dongala, *Motifs – Motifs Poche N° 112 – 20 Septembre 2000, Littérature générale*, consulté le 27 avril 2021 sur [www.kazabulmartinique.fr/livre/9782842612177-les-petits-garcons-naissent-aussi-des-etoiles-emmanuel-b-dongala/](http://www.kazabulmartinique.fr/livre/9782842612177-les-petits-garcons-naissent-aussi-des-etoiles-emmanuel-b-dongala/)

élections libres et chaotiques. Ainsi, Matapari naît d'une manière peu propice. C'est un triplé venu au monde deux jours après ses frères - sa mère n'avait pas réalisé qu'il était là et une naissance comme celle-là n'augure rien de bon. Pire encore, le nouveau bébé refuse de crier, ce qui irrite et met la sage-femme en difficulté. Après sa naissance, le père de Matapari est emmené à la fête de l'indépendance et bientôt, les fonctionnaires du village s'entassent autour du bébé - et la sage-femme, un prêtre catholique et un marchand musulman marmonnent tous des invocations pour déjouer les mauvais sorts de la naissance de Matapari. C'est dans ces premières scènes que la tradition et la modernité sont en présence par la satire utilisée par l'auteur. Matapari devient un garçon précoce et indépendant qui, en réalité, fait un peu peur à ses deux frères. Il observe déjà les adultes. Sa loyauté est partagée entre son père, un instituteur qui passe beaucoup de temps le nez dans un livre de sciences, et son merveilleux oncle Boula Boula, un arriviste qui cherche comment obtenir le maximum en faisant le minimum. Naturellement, l'oncle Boula Boula trouve sa voie dans la politique. Son ascension fulgurante au rang de numéro 2 du seul et unique parti révolutionnaire (*LPG*, 103) est l'un des principaux intérêts du roman. Mais aussitôt viennent la chute brutale la mise en accusation et la condamnation de Boula Boula par le tribunal. Le récit s'attarde, avec humour, aussi sur les élections libres et chaotiques qui sont les signes et les travers d'une démocratie en train de remplacer le socialisme scientifique.

Il s'agit, surtout, d'aborder les aspects du désenchantement par l'analyse des personnages comme figures satiriques. Ensuite, nous nous attarderons sur la naissance du narrateur que nous considérons une métaphore de la démocratie. Mais bien avant, il est

important de s'attarder sur la satire en littérature africaine puisqu'elle constitue le fondement de notre démarche.

## **1.2. La satire politique dans la littérature africaine**

La satire a été définie de différentes manières par les critiques et chercheurs littéraires. Pour Augustin Asaah (2005 : 132), la satire a pour objectif de « se servir de la dénonciation pour réformer les tares ». Et pour ce faire, comme l'énumère, Gilbert Highet (1962 :18) l'écrivain se sert de l'inscription de l'actualité, l'exagération, la vigueur stylistique, la caricature, la parodie, la violence verbale, l'obscénité, des expressions familières, du paradoxe, l'antithèse et la chute du sublime au ridicule. Pour Robert Harris (2004 : 6), la méthode satirique se caractérise par l'ironie, l'hyperbole, l'esprit et l'élan critique. Selon Hornby (2000 : 112), la satire est une manière « de critiquer une personne, une institution en utilisant l'humour pour montrer leurs fautes ou faiblesses ». Ainsi, la satire sera considérée dans ce travail comme un moyen littéraire pour appréhender l'incongruité du fait politique mais aussi religieux dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*. L'usage de l'incongruité dans ce roman aboutit à la satire. C'est à partir de cette satire que l'auteur fait une critique de la figure de l'intellectuel pris entre son engagement, sa réflexion et son échec vis-à-vis de la démocratie qui s'instaure dans le pays. Le roman *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* continue ainsi la réflexion commencée dans *Un fusil dans la main, un poème dans la poche* et *Le Feu des origines*.

Le second chapitre sera donc consacré à la comparaison de la naissance de Michel «Matapari» ou « l'enfant à problèmes » à une métaphore politique. Dans ce chapitre, nous analyserons la naissance de Michel «Matapari» en confrontation avec l'avènement historique du système politique dans un pays africain tel que révélé dans le roman.

Le troisième chapitre consistera à analyser la figure de l'intellectuel entre engagement, réflexion et échec sous l'angle du désenchantement politique. Il sera question ici de prendre en compte le profil des personnages secondaires qui ont marqué l'enfance de Matapari : son père, son grand-père, son oncle Boula Boula et le président de la République. C'est dans ce chapitre que nous retrouvons toute l'histoire du Congo dans la bouche d'un adolescent de quinze ans. Nous retrouvons également les événements importants qui ont marqué le continent africain, de la période des indépendances, en passant par la période postcoloniale ainsi que la poussée du communisme dans certains pays avant d'aboutir à la démocratie.

Le quatrième et dernier chapitre de cette étude consistera à analyser la mise en place des institutions démocratiques en relation avec le désenchantement politique. Nous y aborderons, entre autres, les discours « démocratiques » qui émergent dès l'avènement du multipartisme, les campagnes électorales, la démocratie africaine, les élections présidentielles etc.

## **Chapitre 2 : Avènement historique du système politique**

Pour présenter l'avènement aberrant du système politique dans le pays dans lequel évolue notre personnage, l'auteur dépeint une naissance inattendue et plutôt rare qui a lieu le jour de la fête de l'indépendance. On peut dire que l'avènement du système politique dans les États africains est, à n'en point douter, comme le dirait Jacques Chevrier (1975) dans son article paru dans *Le Monde diplomatique*, un héritage forcé. Ceci s'explique par le fait que les régimes, qu'ils soient capitalistes ou socialistes, sont confrontés à des difficultés tant sur le plan institutionnel que sur le plan de leurs relations avec l'ancien pays colonisateur.

### **2.1. L'incongruité de la naissance de Matapari, « l'enfant à problèmes »**

Si nous prenons en compte notre définition de la satire telle qu'évoquée dans le chapitre précédent, l'incongruité est aussi perçue comme un élément de dénonciation des vices ou défauts d'une personne ou une institution afin de les corriger. On parle donc d'incongruité lorsqu'un individu agit de façon inverse à la norme [sociale] et le rire dévient la résolution de l'incongruité produite (Pasqueron de Fommervault 2012 : 26). Celle-ci cherche à rétablir l'ordre social car lorsqu'une personne se comporte de manière inverse aux normes sociales ou adopte un comportement déviant elle devient la cible privilégiée des moqueries. C'est dire que toute forme d'incongruité devient une source de rire qui cherche à dénoncer une anomalie dans les relations sociales.

En prenant en compte le contexte de la naissance du narrateur et cette explication de l'incongruité, il apparaît clairement que cela est inverse aux normes sociales produisant ainsi une incongruité qui interroge.

Le roman commence par un constat du personnage principal : « J'ai failli ne pas être né » (*LPG*, 9). Cette première phrase donne le ton car écrit à la première personne du singulier, le roman se présente comme un témoignage vivant. Ce type de choix est significatif pour la narration du récit puisqu'il est question d'enfant narrateur dans ce roman. La voix narrative de l'enfant est dans ce cas importante comme le souligne Christine Di Benedetto : « Si l'on étudie la voix narrative, on constate que les personnages enfants expriment toujours clairement quelque chose, simplement évoqués (sic) ou vraiment présent dans la narration » (Di Benedetto 2001 : 365). Par ce choix d'un narrateur enfant, Dongala opte pour une stratégie de liberté de parole et de style pour relater les problèmes politiques de la société africaine. C'est à partir d'une telle démarche que provient la curiosité de l'enfant à vouloir tout dire sur la situation politique de son pays.

Ainsi, « J'ai failli ne pas être né » dit par Matapari, apparaît comme un soupir. Cette première phrase de l'ouvrage se pose donc comme une transition entre le temps d'avant les indépendances et celui du désenchantement. Tout comme ce personnage de l'enfant narrateur, les pays africains ont failli ne pas être nés :

J'ai failli ne pas être né. J'ai failli ne pas découvrir les contrées où les rêves s'amuse[n]t [...] j'ai failli ne jamais connaître le bonheur de tâter les seins d'Alédia derrière les buissons de lantana qui nous griffaient au



passage. Je vous assure que je ne vous mens pas, j'ai failli ne pas être né. Maman avait quitté l'hôpital en m'oubliant dans son ventre (*LPG*, 9).

Le chemin vers l'indépendance a été pénible, long et si peu évident que les États africains ont pu avoir du mal au début à croire qu'ils avaient obtenu leur indépendance. La naissance du personnage peut être donc lue et comparée à celle des pays africains. Le passage de l'indépendance est attribué à un rêve devenu enfin réalité. Le personnage principal est « oublié » dans le ventre de sa mère et suscite des douleurs d'accouchement deux jours plus tard, un phénomène à la fois étrange, inhabituel et absurde : inhabituel par la naissance de triplés, étrange par le retard de naissance de deux jours du dernier d'entre eux. Voici ce qu'en dit Dongala lors d'un entretien :

Oui, Matapari, c'est le gars qu'on n'attendait pas [...] mais le troisième enfant n'est pas prévu. Peut-être parce que cela n'arrive pas souvent ! En choisissant cet enfant inattendu, qui n'a pas sa place dans le monde, je trouvais que c'était un bon point de départ pour commencer mon récit (Brezault, *Mots Pluriel* No 24. juin 2003).

Il est clair que la naissance inattendue de Matapari et le contexte, produit une incongruité qui inverse l'ordre social. Un tel choix de début du roman produit le ridicule et sert d'illustration à la façon dont le colonisateur avait quitté les territoires africains en « oubliant » le principe fondamental: le droit à l'autodétermination. L'indépendance des États africains a failli ne pas avoir lieu. L'optimisme qui a conduit à l'occasion des indépendances a également très vite laissé la place à de grandes désillusions. Les circonstances compliquées de l'accouchement qui s'en suivent augurent cette déception.

Cette naissance peu commune est une métaphore pour illustrer l'indépendance de la plupart des pays africains et donc du Congo :

Il faut vous dire que la chance n'était pas avec moi car j'avais choisi le mauvais jour pour prétendre ouvrir mes yeux au monde. C'était le 15 août : non seulement cette date était importante en elle-même parce que c'était le jour de notre fête nationale, mais c'était le 15 août 1980, vingtième anniversaire de l'Indépendance. La fête était donc plus qu'exceptionnelle (*LPG*, 13).

Pour l'enfant oublié dans le ventre de sa mère, cette coïncidence est une mauvaise chance. En effet, la naissance le jour de l'indépendance constitue tout un symbole. C'est un point de départ dont les circonstances bizarres offrent un intérêt particulier quant à la manière dont l'indépendance a été octroyée. Cette naissance incongrue fait de Matapari un personnage étrange, absurde, exceptionnel et extraordinaire. Le contexte situe ainsi l'histoire à partir des indépendances. Cependant, grâce à son oncle Boula Boula qui lui explique l'importance de ce jour de l'accession à la souveraineté, à l'histoire de son grand-père, le personnage principal va être situé, en même temps que le lecteur par rapport à l'avènement du système politique de son pays.

## **2.2. Le personnage de Matapari et le rappel du fait historique**

Dans cette partie, il est question du contexte historique que le personnage-narrateur Matapari apprend par l'intermédiaire de son oncle :

C'est mon oncle qui m'a aidé à comprendre l'importance de ce jour de réjouissances dans un pays où tout était prétexte à la fête. [...] c'était donc ce vingtième anniversaire qu'on fêtait alors que, enfant oublié, je me débattais héroïquement pour sortir du ventre de ma mère (*LPG*, 13).

Le récit remonte brièvement et avec ironie à l'arrivée du colon sur le territoire :

« Il m'a expliqué qu'avant, notre pays avait été occupé par les Blancs arrivés chez nous par hasard sur des bateaux à voile dressés vers les rivages d'Afrique par les vents tropicaux » (*LPG*, *ibid.*). L'ironie introduite par l'expression « par hasard » montre comment les Blancs ont envahi, occupé, colonisé et exploité les rivages d'Afrique. Ceci insinue que l'exploration de toutes les eaux navigables du monde à la recherche de débouchés est un projet bien planifié. À cette colonisation politique, administrative et armée s'ajoute celle des missionnaires qui se sont livrés à une « occupation spirituelle » :

« Puis il y eut des missionnaires qui sont venus chasser nos ancêtres des tombes, des bosquets, des rivières et de derrière les cases où ils vivaient, pour les remplacer par Jésus-Christ, la Bible et la Croix ; » (*LPG*, 14). L'usage de l'exagération dans cette citation montre comment les terres africaines ont été occupées par les hommes armés avec la complicité des hommes religieux : « En même temps qu'eux sont venus d'autres, armés, qui ont occupé le pays et s'y sont installés. » (*LPG*, 14). Adoptant un raisonnement du général au particulier, le personnage Matapari précise le rôle qu'a joué la France pendant la colonisation du Congo : « Chez nous, c'étaient les Français. Ils nous commandaient, dirigeaient le pays, l'exploitaient, nous ont appris leur langue, nous ont envoyé dans leurs écoles et nous ont donné comme nouveaux ancêtres les Gaulois » (*LPG*, 14). Ainsi, après un siècle entier de domination coloniale, sur un ton moqueur, le narrateur révèle les conséquences de la colonisation sur les ancêtres car ceux-ci ont beaucoup été influencés par la présence des Français : « Nous avons vécu près d'un

siècle, nous avons fait revenir les ancêtres tout en gardant Jésus, la Bible et la Croix, nous avons gardé leur langue à côté des nôtres ainsi que leurs vêtements, le vin rouge, le camembert et la baguette » (*LPG*, 14). Un tel « gain » a, au contraire, déraciné l'Africain, car ce dernier est incapable de préserver ses valeurs d'origine. C'est ce que montre le narrateur : « C'était comme si nous renaissions avec deux racines » (*LPG*, 14). Toutefois, il est d'autant plus difficile de comprendre qu'après tous ces efforts d'uniformisation et de brassage de l'ancien colonisateur, il soit « plus facile d'avoir un visa pour aller sur la Lune » (*LPG*, *Ibid.*) que pour aller en France. L'exagération illustre toutes les difficultés entre l'ancien colonisateur et le Congo actuel. La conscience selon laquelle les Africains ne sont pas les bienvenus dans le pays de leur ancien colonisateur est projetée dans cette expression avec une impétuosité qui manifeste la dérision.

### **2.3. Avènement du socialisme scientifique**

Le contexte historique de la naissance de Matapari donné par son oncle Boula Boula s'achève sur l'avènement du système « révolutionnaire » basé sur le socialisme scientifique. L'avènement du socialisme scientifique et les exagérations qui le soutiennent, viennent parsemer la narration tout le long du roman. Le changement du nom du pays, de l'hymne nationale et du drapeau pour épouser un modèle communiste sont décrits avec verve à travers les adjectifs tels que « populaire » ou encore « rouge » (*LPG*, 15-16). Pour s'éloigner au maximum de l'ancien système dit « néocolonialiste », les gouvernants révolutionnaires vont rejeter tout ce qui touche de près ou de loin à l'influence du colonisateur :

Il ne m'a pas donné le détail de ce que ça voulait dire, mais m'a expliqué que pour montrer que c'était quelque chose de totalement nouveau qui rompait définitivement avec l'esclavagisme, le colonialisme, le néocolonialisme et l'impérialisme, on changea le nom du pays, l'hymne, le drapeau et l'on prit pour modèle ceux qu'on appelait communistes (*LPG*, 15).

Sur le plan idéologique, l'impérialisme est associé au capitalisme par les dirigeants révolutionnaires. À partir de ce changement de paradigme qui mène les pays africains nouvellement indépendants à se tourner vers les pays communistes, on peut cerner la nécessité de la rupture absolue exigée d'avec le néocolonialisme. Cette attitude peut cependant n'illustrer qu'une bonne dose de zèle, car on peut douter que les dirigeants des États africains indépendants soient aussi pénétrés de l'idéologie socialiste. Le personnage du camarade membre du Bureau Politique en visite dans le district l'illustre bien. Il est perplexe devant l'intervention du père de Matapari sur le théorème de Fermat, et ignorant de l'existence de Pouchkine. C'est ce qui transparait à travers une conversation entre Boula Boula, le père de Matapari et le dit camarade membre du Bureau politique :

Il fut donc pris de court et hésitait à répondre à l'interrogation de papa. Mais il n'était pas seul à hésiter, le camarade membre du Bureau politique, qui ne devait pas montrer son ignorance devant un simple militant, hésitait aussi : il se demandait certainement si la conjecture de Fermat n'était une des thèses développées par Marx dans *Le Capital* ou une question théorique soulevée par Lénine pour justifier la révolution [...] Apparemment, le représentant de l'homme des masses et des actions concrètes n'avait jamais entendu parler de Pouchkine, descendant d'Africain. Comme papa avait lu beaucoup plus de livres que lui, il ne savait pas si ce Pouchkine était un révolutionnaire compagnon de Lénine ou un de ces intellectuels bourgeois que ce dernier combattait fermement (*LPG*, 116-118).

Il est clair que devant le père de Matapari se trouve un homme politique qui est ignorant des principes idéologiques de la politique adoptés par son parti. Le cas du membre du bureau politique est un exemple typique de cette ignorance car il ne manque de se faire ridiculiser encore une fois devant le père de Matapari :

Il essaya donc de ramener la discussion sur un terrain sûr, c'est-à-dire sur l'infaillible Lénine :

« Le grand Lénine écrivait que ...

- Lénine ! Vous blaguez ? Vous osez mettre Lénine sur le même plan que Pouchkine ? (*LPG*, 118).

La question posée par le membre du bureau politique révèle qu'il ne maîtrise pas le système politique qu'il prétend défendre. Les exagérations de type totalitaire viennent cependant occuper l'espace laissé par « l'impérialisme » dans le contexte historique brossé par l'oncle Boula Boula à son neveu Matapari. En effet, « on interdit aux gens de prier, de lire, de chanter, de penser, sans l'accord préalable du chef de l'État à travers tous les organes de surveillance qu'il contrôlait » (*LPG*, 15-16).

Notre personnage principal apparaît ainsi au milieu d'une agitation qui secoue toute la communauté à la faveur de la fête des indépendances. Figure emblématique du roman, le père de Matapari est le deuxième personnage en importance après le Préfet de la région. Lors de la cérémonie commémorant l'anniversaire des indépendances, le portrait du chef de l'État s'écroule sur lui. Cette chute préfigure la disparition de ce régime à l'annonce de l'arrivée d'une nouvelle génération. Ces différentes péripéties permettent au narrateur de communiquer le ridicule de la situation politique. En somme, l'indépendance des États africains est restée un mythe jusqu'à ce jour. Les régimes qui

accèdent au pouvoir en Afrique ont tous en commun la permanence d'une politique qui maintient les populations africaines dans un schéma assez semblable à la situation de l'époque coloniale, d'où le terme de néocolonialisme. Ces difficultés sont illustrées dans le roman à l'aide d'images fortes et de métaphores multiples qui caractérisent l'incongruité de la naissance des États africains, et leur parcours politique pénible jusqu'à nos jours à travers la naissance et la narration pseudo-naïve de Matapari. À la naissance du héros, présumé être l'esprit d'un ancêtre revenu à la vie, l'accoucheuse Mama Kossa annonce ces difficultés comme une prédiction : « ce sera toujours un enfant à problèmes je vous dis, car on ne revient pas innocemment au monde » (*LPG*, 24).

## **Chapitre 3 : Les figures satiriques, la décadence et le néocolonialisme**

Les personnages du roman ont un caractère assez marqué : Ce sont le grand-père, le père de Matapari puis l'oncle Boula Boula. Chacun de ces personnages, tels que peints, illustrent la décadence et le néocolonialisme.

### **3.1. Le grand-père : lutte contre le néocolonialisme et la décadence**

Le grand-père de Matapari est l'une des figures qui permettent de situer correctement le contexte politique, le passé historique et l'héritage de la colonisation qui a précédé les indépendances. Il va faire l'objet d'une double décoration pour son courage. Cette double distinction sera suivie d'un double rejet par le nouveau régime en déphasage avec les héros de l'ancienne idéologie. La recherche du savoir et de la liberté qui caractérise le personnage s'articule autour de son fils et de son petit-fils.

Le personnage du grand-père a été instituteur de l'époque de la colonisation française. Il est de « ces maîtres formés pendant la colonisation française dans l'esprit laïque et républicain et pour lesquels l'instruction publique, avec sa morale et son sens civique, était un acte de foi » (*LPG*, 29). Le grand-père de Matapari est donc un esprit laïc et républicain. C'est un caractère qu'il a sans doute hérité de la période coloniale, où il s'est fait remarquer en chassant à coups de pieds un prêtre blanc qui était venu célébrer la messe dans une salle de classe. Ceci montre l'héritage colonial du personnage et son positionnement par rapport à l'arrivée et à l'implémentation du socialisme



scientifique. Ce personnage se retrouve en contradiction avec cette nouvelle donnée. Il incarne les valeurs de la laïcité et de la république et pour lui : « L'avenir du monde est dans l'instruction et rien, ni religion, ni philosophie, ni même coutume des ancêtres ne doit interférer » (*LPG*, 37). Imprégné de ces principes, le grand père de Matapari s'affirme comme défenseur de la laïcité de l'école. L'on peut donc comprendre qu'il est une figure intellectuelle et intègre de l'école et défenseur de sa spécificité laïque. Une telle défense provient du fait qu'il avait été l'un des premiers Africains à avoir eu son certificat d'études indigène et à continuer ses études, jusqu'à devenir maître d'école :

Il avait été l'un des premiers Africains à avoir eu son certificat d'études indigène et à avoir continué son instruction jusqu'à être maître d'école. Il était de la race de ces instituteurs formés sous la colonisation française pour lesquels l'instruction publique, laïque et républicaine était, comme je vous l'ai déjà dit, un véritable acte de foi (*LPG*, *ibid.*).

Ayant hérité le sens de la laïcité française, nul n'est surpris de voir le grand-père résister au religieux français qui est supposé suivre les principes de la république française. Cette incompatibilité de la religion au principe laïc révèle la résistance du grand père vis-à-vis du comportement du prêtre. Ainsi, la « profanation » de ce haut lieu d'éducation républicaine et laïque par un « spectacle » religieux donné par un prêtre ne pouvait pas être acceptée par un intellectuel comme le grand-père de Matapari : « Monsieur, au nom de la République laïque, je vous demande d'arrêter votre spectacle et de quitter ce lieu dont je suis le gardien » (*LPG*, 38).

L'illustration satirique par l'incongruité atteint un sommet au sein de ce chapitre : d'un côté, le prêtre, Français, est pris en flagrant délit de violation de l'un des principes

sacrés de la république qui est la laïcité. Il est réprimé par un instituteur indigène, intellectuel colonisé, dans un langage « ordinaire », le sien, qu'il comprend pourtant de travers : les prêtres de l'époque « ne parlaient que latin même à nos parents dans les villages les plus reculés. C'est peut-être à cause de cela qu'ils ne comprenaient pas le langage ordinaire » (*LPG*, 37-38). Ce passage met en lumière le contraste entre les principes républicains implantés par le colonisateur et la manière dont la religion est diffusée au cœur même du système colonial. Elève fidèle du système républicain, le grand-père de Matapari, qui revêt dans cette circonstance les traits de l'intellectuel africain, « le gardien » (*LPG*, 38), relève cette impudence manifeste et réagit vivement. La situation globale relatée ici interpelle ardemment les intellectuels africains sur les thèmes de laïcité et de religion. Elle va d'ailleurs plus loin en confrontant non seulement la laïcité et la religion d'une part, mais aussi la superstition et l'intellectualisme. Le grand-père de Matapari, grand intellectuel et fervent défenseur de la laïcité de l'école, n'est pas à l'abri des légendes. Selon la légende tenace au Congo, suite à une dispute avec un prêtre, « il faut lui tirer le cordon de sa soutane pour ne pas qu'il emporte avec lui votre âme » (*LPG*, 38). Croyant à cette légende, le grand-père l'exécute. La réaction du prêtre est immédiate :

Le prêtre se retourna, surpris, et lorsqu'il constata son habit déchiré et son caleçon exposé, il assomma de la croix qu'il tenait le sommet du crâne de grand-père qui hurla de douleur et lança à son tour un uppercut en direction du menton barbu de l'agresseur. Heureusement pour lui qu'on le retint, car son poing manqua de peu la mâchoire du curé (*LPG*, 39).

Par ailleurs, l'image de la croix utilisée pour assommer le sommet du crâne du grand-père vient illustrer la violence avec laquelle la religion s'est imposée dans les pays africains. Le dernier uppercut lancé par le grand-père n'atteint pas sa cible, et cette religion demeure dans les États africains jusqu'à nos jours. Le combat continue cependant sur le plan administratif. C'est de là que provient in fine la double décoration du grand-père de Matapari pour la défense de la laïcité de l'école. La plainte du curé au commandant du district porte le débat entre religion et laïcité de l'école devant les autorités. Dans un premier temps, la couleur l'emporte sur la justice, permettant ainsi à l'auteur de soulever et de marquer une question d'identité, voire mieux d'ethnicité. Le commandant, compatriote de l'ecclésiastique blâme l'instituteur qui voit aussi son salaire suspendu. Ainsi, le grand-père de Matapari se retrouve en confrontation à la fois avec le clergé et l'administration. Il fait alors remonter le débat jusqu'à la plus haute autorité académique en Afrique équatoriale française. La problématique abordée dans sa lettre vient éprouver l'effectivité de la justice découlant des trois valeurs ; liberté, égalité et fraternité, dans une situation où « la défense de l'école républicaine et laïque contre le cléricalisme » (*LPG*, 41) se trouve injustement sanctionnée. Le grand-père de Matapari, icône de volonté et de courage<sup>4</sup> dans le récit, finit par avoir gain de cause par une décision du haut-commissaire de la République française. C'est à la suite de cette reconnaissance qu'il a été décoré.

---

<sup>4</sup> Avec comme aïeuls, réels ou imaginaires, un combattant de la bataille d'Ambuila du 25 octobre 1665 contre les Portugais (page 40), et Kimpa Vita, plus connue sous le nom de Dona Béatrice du Kongo, hérésiarque qui avait soulevé à elle seule une armée contre les Portugais et réhabilité pour un temps le royaume, (Pages 40-41).

C'est dans la période préfigurant l'avènement de l'indépendance du pays et le départ des autorités coloniales, que le grand-père de Matapari est décoré. C'est le dernier 14 juillet, du règne du colonisateur. Cette décoration fait de lui un héros pour les nouvelles élites qui reconnaissent sa bravoure. Un mois plus tard, le 15 août de la même année, le grand-père de Matapari est décoré cette fois, par le premier président du pays libéré. Le premier gouvernement du pays libre a jugé utile de le décorer à nouveau pour son acte laïc et républicain :

De l'autre, les nouveaux pouvoirs, après une indépendance acquise sans lutte armée et en mal d'actions héroïques, prenaient grand-père comme l'archétype de la lutte obstinée et farouche des peuples africains contre le colonialisme et l'obscurantisme. Il fut ainsi décoré le jour de l'Indépendance même, place des Héros, par notre nouveau président (*LPG*, 45).

C'est ainsi que le grand père de Matapari entre dans l'histoire à partir de cette période. En effet, l'instruction civique, son caractère de laïc et républicain sont des principes que les nouveaux dirigeants voulaient réaffirmer. Pour le nouveau pouvoir en place, avec une indépendance « acquise sans lutte armée et en mal d'actions héroïques » (*LPG*, 45), le grand-père de Matapari devient une figure de résistance parce qu'il avait chassé un religieux de l'école, qui doit rester laïque. Cette décoration est aussi une recherche de figure héroïque. Selon l'évolution du récit, c'est au lendemain de la proclamation des indépendances, le 15 août plus précisément, que les nouveaux dirigeants avaient jugé utile de décorer le grand-père de Matapari à la place des Héros, en tant que « l'archétype de la lutte obstinée et farouche des peuples africains contre le

colonialisme et l'obscurantisme » (*LPG*, 45). C'est à nouveau une instrumentalisation politique, cette fois-ci pour attribuer des visages à la lutte contre le colonisateur, dans la recherche de légitimité d'une indépendance et d'une souveraineté qui n'avaient pas été acquises par les armes. Par la suite des événements et le jour de la naissance de Matapari, le grand-père subit un double rejet à cause de sa double décoration. Il a été malheureusement victime de l'ironie du sort.

### **3.2. Le double rejet par le nouveau régime**

Dans les années qui suivent sa double décoration et après l'avènement du nouveau régime, le grand-père de Matapari est rejeté pour la simple raison qu'il a reçu une double décoration par le pouvoir colonial des Français et par le pouvoir néocolonial de la première république post-indépendante. Ces décorations font de lui un réactionnaire et un collaborationniste :

Grand-père n'avait pas été parmi les témoins de ma naissance [...] il me semble même qu'il avait vu tant de choses dans sa longue vie que, contrairement aux autres, les circonstances de ma naissance ne lui auraient posé aucun problème – mais, cela est triste à dire, c'est qu'il avait été doublement rejeté dans les oubliettes de l'histoire car, de héros qu'il avait été, il se vit traité de révolutionnaire et de collaborationniste par le nouveau régime révolutionnaire marxiste-léniniste qui gouvernait le pays le jour de ma naissance. (*LPG*, 36).

La philosophie républicaine qui avait instauré l'instruction avant tout s'oppose formellement à la philosophie du nouveau régime qui se veut révolutionnaire dans la ligne droite marxiste-léniniste. Le nouveau régime rejette la première décoration au prétexte qu'elle vient du « pouvoir colonial » des Français et la deuxième décoration

parce qu'elle a été attribuée par le « pouvoir néocolonial » de la première République (*LPG*, *ibid.*). Toutefois, jusqu'à son lit de mort, le grand-père de Matapari ne renonce pas à la liberté. C'est un personnage qui défend ses idées, sa liberté jusqu'à la fin de ses jours. Matapari est lié à son grand-père par un attachement sentimental et spirituel assez profond : « Grand-père, comme toi, je prends l'engagement de mourir libre. » (*LPG*, 374). Le Grand-père de Matapari lui lègue une culture laïque, tournée vers le monde et empreinte d'humanisme. D'autres figures burlesques du roman présentent d'autres aspects de la vie politique en Afrique.

### **3.3. Le « guide bien-aimé » du parti unique et révolutionnaire ou le visage de la dictature**

Le président du pays de Matapari est un dictateur qui impose un parti unique et le culte de la personnalité. Son portrait transparait à travers les différents chapitres comme un personnage omnipotent et omniprésent, qui doit obligatoirement figurer dans tout discours ou initiative politique.

#### **3.3.1. Le portrait du « camarade président »**

Le roman brosse un portrait au vitriol du chef de l'État en utilisant des situations plus ou moins caricaturales qui évoquent le personnage d'un tyran dans toute sa splendeur. Très impressionnant, « l'homme fort » du régime est toujours affublé d'innombrables qualificatifs. Ses sbires sont très impliqués dans la promotion de son image à tous les échelons. Il est perçu comme :

le guide qui a fait de ce pays un petit paradis, qui a ramené la paix des cœurs et la paix des esprits, le timonier qui a conduit de main de maître notre révolution à travers les orages et turbulences causés par les fauteurs de trouble capitalistes et réactionnaires, l'homme des masses, l'homme des actions concrètes, l'homme dont le destin est unique ... (*LPG*, 140).

Les qualificatifs servent à encenser le personnage et à le flatter : « Homme des masses, guide suprême, » (*LPG*, 117) « homme des actions concrètes » (*LPG*, 134), « dirigeant populaire, apôtre de la paix, ami des jeunes, » (*LPG*, 143-144) « l'homme-peuple, le guide providentiel, le président fondateur, l'homme à qui l'histoire donne toujours raison », (*LPG*, 102), ou encore « le Guide de la Révolution » (*LPG*, 139) « le guide éclairé » (*LPG*, 246), « La radio et la section agitation et propagande du parti inventent un nouveau nom chaque semaine » (*LPG*, 102). Ce déluge de noms pour désigner le dictateur qui règne sur le pays peut même, à l'occasion, susciter la cacophonie lorsque les intervenants le désignent chacun par un nom différent (*LPG*, 255).

Ces nombreux qualificatifs visent notamment à attribuer au chef de l'État un mérite quant à la révolution, mais surtout à consolider durablement son autorité. Certains membres du parti alimentent incessamment ce matraquage à l'endroit des masses. Le chef de l'État est même comparé à Dieu au besoin dans certaines circonstances : « De Dieu ou de notre guide suprême, qui est l'homme des actions concrètes ? » (*LPG*, 255). Cette philosophie vise à faire du guide un dieu et rejoint le courant marxiste-léniniste, pas uniquement par conviction idéologique, mais aussi pour ne laisser aucun pouvoir en dehors de la personne du chef de l'État : « Tout membre du parti devait être marxiste et athée » (*LPG*, 115).

Ainsi est planté le décor du parti totalitaire, qui va finir par « bouffer » ses propres satrapes : « Telle était la puissance du Parti unique : il voyait tout, contrôlait tout, avait toujours raison même quand il avait tort » (*LPG*, 139). En face de ce type de parti, nul n'a droit à la parole et aucun droit ne peut être revendiqué par le peuple. Le guide de la révolution, souvent appelé « guide suprême » (*LPG*, 237) est officiellement présenté comme généreux et magnanime. Ceci se révèle dans le texte par le procès lorsque le tribunal finit de présenter les accusations contre Boula Boula et que ce dernier plaide la magnanimité du président :

Je ne demande qu'une chose, je sais que notre Parti, ce Parti que j'ai hélas trahi, sait pardonner. Je sais aussi que le Guide de notre révolution est généreux, magnanime. J'ai foi en lui et j'implore sa grâce. J'ai beaucoup appris de mes erreurs et, croyez-moi, si la révolution me donnait une seconde chance, je me sacrifierais pour elle, pour notre guide. Vive notre Révolution et vive notre Guide suprême (*LPG*, 236-237).

Dans le fond, cette magnanimité n'est qu'une façade puisque Boula Boula et les autres sont sévèrement punis. Boula Boula est condamné à mort avec d'autres peines montrant que cette magnanimité n'est d'autre qu'une ironie :

Le procès était clos. La télévision avait aussitôt arrêté son programme. Ce ne fut que quarante-huit heures plus tard que nous apprîmes le verdict : Bissila était condamné à vingt ans de travaux forcés, le père d'Alédia, le sieur Hussein El Fayçal Al Moustapha Husseini Morabitoune, était condamné à mort par contumace. Tonton Boula Boula quant à lui était condamné à mort avec en prime le bannissement de son nom dans la mémoire du Parti et l'interdiction de le prononcer dans notre pays pendant vingt ans, le temps d'une génération » (*LPG*, 238).



Le chef de l'État est tellement perçu comme un homme fort par son peuple, qu'il devient une figure ridicule : « Le pays était à lui. Les hommes, les femmes, les enfants, les animaux lui obéissaient au doigt et à l'œil et aucune feuille ne pouvait bouger sur un arbre sans qu'il ne fût au courant » (*LPG*, 145). Cette figure d'exagération vient illustrer par le ridicule la puissance du chef de l'État, et de la dictature.

### **3.3.2. L'appareil d'État et les médias qui renforcent l'autorité du dictateur et du parti unique**

Autour de ce « guide » et du parti unique gravitent le Bureau politique et son Comité central, sans oublier un ensemble d'organisations de masse du Parti. Matapari en dresse une vue d'ensemble à l'occasion du quatorzième anniversaire de la prise de pouvoir du président :

L'union révolutionnaire des organisations de masse du Parti, l'Union révolutionnaire des femmes, l'union de la Jeunesse socialiste et révolutionnaire, l'union des artistes et écrivains, l'Union révolutionnaire des paysans et la Confédération syndicale de la classe ouvrière. J'espère que je n'en ai pas oublié [...] (*LPG*, 144).

Le parti comporte les personnages clefs de la propagande, composée des fonctionnaires de l'appareil administratif comme le préfet, ainsi que des membres du bureau politique. Ces « agitateurs » <sup>5</sup> ont pour rôle de contrôler la population et de consolider auprès d'elle l'image et l'autorité du chef de l'État. Les retombées de ce rôle

---

<sup>5</sup> En référence au diplôme inventé par Boula Boula qui se dit « docteur en agitation et propagande » (*LGP*, 105).

d'agitateurs apparaissent notamment dans l'intervention du guerrier Etumba, venu du village d'Entsouari lors du quatorzième anniversaire de l'accession au pouvoir du chef de l'État. Ce guerrier, venu pour se battre à mort avec l'impérialisme, cause de tous les maux, expose le point de vue d'un analphabète face aux concepts idéologiques remâchés tous azimuts par les dirigeants et l'appareil d'État de l'époque :

Chaque fois que nous posons la question de savoir ce que nous avons fait à Dieu et aux ancêtres pour être condamnés à vivre une telle malédiction, les gens du Parti que vous nous avez envoyés répondent toujours : « c'est la faute de l'impérialisme et de ses valets. » C'est l'impérialisme qui est la cause de nos paludismes et de nos sidas. C'est l'impérialisme qui fait que les gens s'enrichissent sur notre dos et que l'argent ne s'arrête qu'en ville. C'est l'impérialisme qui fait pourrir nos arachides et nos poissons dans nos greniers et nos claies, l'impérialisme, toujours l'impérialisme ! Alors, quand j'ai appris que vous veniez ici pour les fêtes et que cet impérialisme vous suivait toujours où que vous alliez pour vous empêcher de travailler, moi, Etumba, reconnu l'homme le plus vaillant du village, le plus habile des guerriers et chasseurs, je suis venu ici défier ce bandit d'impérialisme ! Qu'il vienne et qu'on se batte à mort et que je le vainque une bonne fois pour toutes ! Nous pourrions alors vivre heureux sur cette terre bénie par nos ancêtres (*LPG*, 147-148).

À travers cette citation, l'on voit que derrière l'imaginaire du personnage d'Etumba se cache la voix de Dongala. Ce personnage n'est pas certes celui que veut installer l'idéologie marxiste. Les agitateurs, à force d'accuser l'impérialisme, créent une incompréhension et le peuple représenté ici par le personnage d'Etumba, est perdu croyant que l'impérialisme est une personne. C'est ainsi qu'Etumba accuse l'impérialisme d'avoir infligé toutes les souffrances et problèmes des villageois. L'on peut donc déduire ceci de la réaction du personnage qui croit que le seul moyen pour son village d'échapper à ces malédictions est de rester attachés à la tradition des ancêtres. L'école sert également

de relais dans cette « propagande » qui déploie un effort sans cesse renouvelé pour asseoir l'autorité du chef de l'État. Les instruits sont éduqués à l'idée d'être « de jeunes pionniers de la révolution, futurs continuateurs de l'œuvre du président » (*LPG*, 250). Les cours de politique destinés aux jeunes sont empreints de l'endoctrinement pouvant servir la prééminence du chef de l'État. Ainsi, d'après l'instruction reçue par Matapari à l'école, le président doit obligatoirement apparaître dans tout texte qui se dit politique sous ces pseudonymes, dont dépend, au final un bon « texte politique » : « Et puis aussi, il n'avait aucune citation de notre guide éclairé, l'homme des masses, l'homme des actions concrètes, qui devait enrichir tout texte politique de notre pays » (*LPG*, 250).

Cet endoctrinement fonctionne si bien que Matapari fait remarquer à son père que son tract politique n'aura aucun impact vu qu'il ne mentionne nulle part le président et qu'il n'utilise pas le bon vocabulaire : « Papa, dis-je, pendant qu'il lui restait à peine trois photocopies à signer, c'est bizarre votre tract politique, là. Vous n'utilisez pas le bon vocabulaire et vous ne citez nulle part le président. Il n'aura aucun impact si tu veux mon avis » (*LPG*, 251). Dans ce passage, on peut percevoir à quel point la propagande du parti unique et le culte de la personnalité du dictateur au pouvoir impacte l'esprit des plus jeunes et d'une bonne partie de la population en Afrique.

À partir d'un certain moment, l'enracinement de cette propagande fonctionne à peu près comme des valeurs inculquées aux masses. À quatorze ans, Matapari est abasourdi lorsque son père écrit une lettre ouverte visant le départ du président de la république :

J'étais abasourdi. Jamais dans mon idée le chef de notre révolution ne pouvait être renversé, ni même tout simplement contesté. Je le considérais comme immuable dans la nature des choses, comme la lune qui brillait le soir dans le ciel ou comme notre grand fleuve qui serpentait depuis les origines... Voilà vingt ans qu'il était au pouvoir, je suis né sous lui et j'ai grandi sous lui. La radio, la télévision, les journaux et l'école nous avaient appris dès le berceau – non, dès avant le berceau que c'était lui qui nous donnait tout, le pain, le lait, le miel et les bonbons. (*LPG*, 252-253).

Le regard faussement naïf de Matapari se révèle par le fait que le guide de la révolution parvient à réaliser des choses que Dieu ne fait pas, à savoir faire pleuvoir des bonbons et des madeleines (*LPG*, 253-256). Cette caricature illustre ainsi comment sont instrumentalisés l'école et les médias dans les dictatures afin de consolider l'image du « guide suprême » (*LPG*, 256). L'image de ce dictateur est une réflexion sur des figures des dictatures qui ont hérité le pouvoir après les indépendances des pays africains. Toutefois, il est inconcevable d'admettre comment les pays qui ont combattu pour la liberté, se trouvent avec des dirigeants érigés en potentats. C'est malheureusement dans cette situation que s'est trouvée la plupart des pays africains après leur indépendance.

Mais ce rôle est encore mieux mis en exergue à travers l'activisme de Boula Boula, devenu numéro deux du régime après l'organisation réussie du vingt-neuvième anniversaire de l'indépendance. En collaboration avec le Bureau politique du régime dont le rôle se résume à la propagande politique, il parvient le jour du trentième anniversaire à faire passer l'idée et le message d'une surélévation du camarade président à l'aide d'un buste géant en fibre de carbone recouvert d'une fine couche d'or (*LPG*, 158). Pour marquer ce quinzième anniversaire de la Révolution d'un sceau indélébile et garder aux

archives cet événement comme inoubliable, il est également décidé en session extraordinaire de nommer le camarade président au grade de maréchal à vie, lui qui « malgré d'innombrables services rendus à la nation et à la révolution, est resté plus de quinze ans simple capitaine à cause de sa modestie exemplaire » (*LPG*, 158). Le grade de maréchal constitue la dignité la plus élevée de la hiérarchie militaire.

À côté de cette nomination au grade de maréchal, il est question d'ouvrir une souscription obligatoire consistant en « une rétention de dix pour cent sur le salaire de tous les travailleurs pendant une brève période de douze mois » (*LPG*, *ibid.*). Une telle décision est prise dans le but de louer un vol sur la fusée européenne Ariane, la navette américaine Challenger ou le vaisseau soviétique MIR. Ainsi, une telle action facilitera la mise sur orbite à 35 800 kilomètres de hauteur un buste géant du nouveau maréchal, buste en fibre de carbone recouvert d'une fine couche d'or (*LPG*, *ibid.*). Il faut souligner que ce rôle de dictateur ou de guide suprême finit par conduire à une absurdité car l'on se demande en quoi la location de ce vol sur la fusée européenne, la navette américaine Challenger ou le vaisseau soviétique MIR profitera à la bonne gestion du pouvoir ou au bien-être du peuple.

Le buste a pour rôle de servir de « vigilante sentinelle au zénith du firmament » qui permettra à tout enfant de le voir au milieu des constellations de la voûte céleste et d'être certain que « Notre guide suprême veille sur nous » (*LPG*, 158). La projection de ce type d'image démontre avec certitude une folie des grandeurs, manifeste et permet d'endoctriner les populations dès le bas âge. S'octroyer le grade de Maréchal, (*LPG*,

ibid.,) s'autoproclamer président à vie (*LPG*, 286), multiplier les frasques, telles sont des images fortes utilisées pour dénoncer et illustrer la mégalomanie des dictateurs africains.

Les médias servent également d'extension à cette propagande du parti unique. Lors de la cérémonie du quinzième anniversaire de la prise de pouvoir du chef de l'État, la futilité de la cérémonie est mise en relief dans les commentaires journalistiques sur le défilé du trentième anniversaire de l'indépendance :

Les journalistes qui commentaient l'événement s'extasiaient et débitaient leurs commentaires extatiques à un rythme à vous couper le souffle : voyez ces chars ces automitrailleuses ces soldats avant l'arrivée de notre guide suprême au pouvoir tout ceci n'aurait pris qu'un petit quart d'heure de défilé mais grâce à lui voilà plus d'une heure déjà que dure cette parade militaire, et oui reprenait son collègue jamais de mémoire de citoyen n'avons-nous vu un défilé d'une telle ampleur une telle réussite populaire maintenant nous avons la télé en couleur des voitures climatisées des 4X4 tout terrain des avions Mig de la dernière génération tout ceci grâce à cet homme dont le nom immortel est connu de la planète entière !... (*LPG*, 152-153).

Dans cette intervention, pour des raisons stylistiques typiques au métier de journalisme, la ponctuation est délibérément occultée et les journalistes livrent les éloges du chef de l'État, avec emphase sur la grandeur et accentuation sur l'incongruité.

Il en est de même de la rediffusion du discours du chef de l'État le soir du même défilé (*LPG*, 151) où le même discours est repris intégralement et commenté. Tout ceci pour révéler l'image de la figure du chef de l'État, du dictateur. Le narrateur la résume comme suit :

Les journalistes prenaient une phrase du président, disaient d'abord ce que le président allait dire, faisaient ensuite écouter ce que le président disait

puis concluait en disant ce que le président avait dit. Ils le firent phrase par phrase et à la fin rediffusèrent encore le discours *in extenso*. Ils recommencèrent alors le discours et le diffusèrent dans les langues vernaculaires du pays (*LPG*, 156).

L'image qui ressort de la figure du dictateur est d'ordre caricatural et satirique.

### **3.4. L'oncle Boula-Boula ou l'arrivisme politique durant les années postcoloniales**

Une autre figure politique se dégage de la galerie de portraits que fait Dongala dans son roman. En effet, dans la narration, Matapari situe sa participation et celle de sa famille à la politique en faisant référence au début de l'activisme de son oncle Boula Boula : « C'est à ce moment-là que la politique fit irruption dans notre vie » (*LPG*, 99). Boula Boula est dépeint comme un arriviste. Il est l'objet de l'admiration de son neveu Matapari depuis son enfance, jusqu'à ce qu'il devienne le numéro deux du parti unique et donc du pays. Boula Boula fera une ascension fulgurante avant d'être condamné à mort par le régime totalitaire.

#### **3.4.1. L'ascension fulgurante de Boula Boula**

L'oncle Boula Boula s'efforce de se trouver à chaque fois au bon endroit et au bon moment. Il s'arrange pour recevoir le préfet et un membre du bureau politique chargé de l'organisation et de la propagande du parti lors de leur visite dans son patelin :

Il ne m'avait jamais dit qu'il était membre du parti mais, comme par enchantement, je le vis en porter la médaille à la boutonnière, [...]. Il couvrait le chef de la délégation comme une véritable mère poule. Il lui servait de chauffeur, l'installait où il fallait dans les cérémonies, s'arrangeait toujours à ne pas se placer lui-même trop loin de lui (*LPG*, 103).

L'arrivisme de Boula Boula fait qu'il se considère comme un haut diplômé en propagande, « Docteur en Agitation et Propagande », pour être intégré coûte que coûte au parti qui « a besoin de cadres rouges et compétents... » (*LPG*, 105). Au chapitre IX du roman, Boula Boula débarque dans cet élan chez sa sœur et son beau-frère avec la médaille du parti pour les présenter au camarade membre du bureau politique en visite dans leur localité (*LPG*, 111-120). Il se fait passer pour l'un des plus anciens membres du Parti de toute la région, avec une médaille empruntée au vieux Bidié (*LPG*, 113). Il fait passer sa sœur devant le camarade membre du bureau politique pour une « grande militante de l'Union révolutionnaire des femmes du parti » (*LPG*, 114). Sa famille est alors reconnue comme étant « acquise à la cause révolutionnaire » (*LPG*, 117). Toutes ces actions visent à atteindre son objectif d'être reconnu comme un membre actif du parti. Boula Boula relève le pari : il est désigné comme responsable du parti dans sa localité. Après seulement quinze jours passés dans la capitale, il revient dans :

un 4x4 Pajero aux vitres fumées avec un nouveau titre long comme le chemin de fer Congo-océan : Président exécutif des travaux indispensables au Quatorzième Anniversaire de la révolution fêtée Exceptionnellement hors Capitale » PETIQARFEC abrégé en PETIQ (*LPG*, 121).

L'oncle Boula Boula devient en un rien de temps le représentant personnel du président de la république, celui qui a la signature et par qui tout doit passer. Le Président de la république devait venir fêter le quatorzième anniversaire de sa prise de pouvoir en plus du déroulement d'une session du Comité Central du parti. Boula Boula, excellent opportuniste, se positionne dans les affaires en créant une compagnie pour la construction



d'infrastructures comme le stade de trente mille places où devaient se dérouler les manifestations, une compagnie pour le volet bureautique avec la vente de papier, une troisième compagnie, pour les rencontres sportives, qui allaient accompagner l'occasion, et une quatrième pour la restauration. L'opportunisme s'illustre encore lorsque Boula Boula affirme à son beau-frère qu'il n'est pas obligé de créer réellement les sociétés, mais qu'il peut les « créer sur papier et faire de la sous-traitance » (*LPG*, 125). Boula Boula se veut pragmatique et réaliste, voire matérialiste. En termes politiques, il n'observe surtout pas la scène avec l'utopisme sous-tendu par la philosophie marxiste, ou par des principes étroits à l'opposé, par exemple, du grand-père de Matapari qui idéalisait la liberté, notamment à travers la laïcité de l'école. En un éclair, il devient le numéro deux du régime dans sa circonscription dès l'annonce de la célébration du quatorzième anniversaire de la prise de pouvoir du président. Le pragmatisme ou l'arrivisme de Boula Boula est exprimé par le personnage lui-même lorsque le père de Matapari le qualifie d'escroc lors de leur conversation à propos des projets qu'il compte financer. Il réagit donc en disant :

Eh bien, toi, tu es un candide, pire qu'une ingénue. Crois-tu que les politiciens qui se battent et s'entretuent pour le pouvoir ne le font que pour le seul amour de la patrie ? Pour le parti, crois-tu qu'ils se battent pour être au bureau politique seulement pour l'amour du peuple ? C'est pour bouffer, mon pauvre ! Bouffer ! j'y suis parvenu et maintenant je veux ma part du gâteau. Pas tout seul comme un égoïste mais avec mes proches (*LPG*, 126).

Boula Boula est plus que pragmatique : il est là pour manger. En témoigne encore ce passage où son beau-frère lui demande s'il connaît le népotisme (*LPG*, *ibid.*). Il répond

avec ignorance : « - Euh non. C'est quel genre de commerce ? » (*LPG*, *ibid.*). Pour lui, tout ce qui compte est de s'enrichir. Nul n'est donc surpris de le voir nommer son frère et sa sœur à des postes où il pourrait se faire une fortune. C'est dans cette idée que quand le père de Matapari lui demande de construire une bibliothèque, il lui demande : « Ça rapporte combien et dans combien de temps ? » (*LPG*, 126). Cette question vient élucider le motif accordé au népotisme par Boula Boula.

Promu membre du Comité central du parti après la brillante réussite du quatorzième anniversaire de l'accession du président au pouvoir, Boula Boula part pour la capitale, (*LPG*, 149) jusqu'à ce que des nouvelles de lui parviennent à sa famille par les médias au moment du trentième anniversaire de l'indépendance. Son ascension fulgurante le propulse même à la tête de l'État en tant que numéro deux du parti, présenté comme le digne successeur du guide de la révolution (*LPG*, 172).

Du point de vue de Matapari, l'oncle Boula Boula est une sorte de héros, même si toutes les données ne sont pas toujours très claires pour lui : « Finalement papa avait tort et tonton Boula Boula avait réussi son pari » (*LPG*, 129). À voir son oncle, qui avait marqué son enfance, passer un message à la télévision en tant que numéro deux du régime, Matapari éprouve un brin de fierté : « j'étais fier de lui tout comme l'étaient mes deux frères » (*LPG*, 158). Il attend la réaction de ses parents avec optimisme après le discours du chef de l'État. De même, il hurle bien fort à l'exposition agricole pour faire savoir à tout le monde que cette importante personnalité, le numéro deux de l'État, n'était autre que le grand frère de sa mère (*LPG*, 172). Boula Boula est cependant arrêté quelque temps plus tard pour complot à la grande surprise de Matapari. De passage obligé de

toute décision (*LPG*, 196), il se retrouve en prison et est jugé à la veille du congrès. Boula Boula va « bouffer » tant et si bien qu'il sera, à son tour, « bouffé » par le parti totalitaire dont il aura été l'une des figures importantes.

### **3.4.2. La chute et le procès de Boula Boula**

À la suite de l'explosion de deux bombes lors des attentats, Boula Boula, qui prépare le nouveau congrès du Parti unique, est arrêté « pour complot contre l'État » (*LPG*, 194). L'atmosphère en est à la théorie du complot, à la lutte contre les « réactionnaires vendus à l'impérialisme » (*LPG*, 196). Dès son arrestation, et sans avoir débuté de procès qui confirmera sa culpabilité, du numéro deux du gouvernement, il est requalifié par le nouveau numéro deux lors du congrès de « taupe réactionnaire » (*LPG*, 197) qui a réussi à s'infiltrer au sommet de l'appareil du Parti. Comme l'affirme le père de Matapari, les partis totalitaires ont l'habitude « de bouffer leurs propres enfants » (*LPG*, 197) surtout qu'en Afrique le poste politique le plus soupçonné en cas de complot était celui de numéro deux « car quels que soient vos gages de loyauté, le numéro un pensera toujours que tout ce que vous faites n'a pour seul but que de le pousser vers la sortie et prendre sa place » (*LPG*, 196).

Ainsi sans avoir entamé un procès légal ouvert au public, les prisonniers étaient victimes de plusieurs tortures. C'est ce que révèle Matapari en affirmant que :

Des rumeurs contradictoires nous parvenaient sur les prisonniers : ils avaient été interrogés, torturés, détenus en confinement solitaire tandis que d'autres disaient que le président de la République lui-même avait insisté pour que pas un seul cheveu de tonton ne soit touché afin de montrer que

notre pays respectait les droits de l'homme et clouer ainsi le bec à Amnesty International (*LPG*, 200).

Ces rumeurs révèlent un manque de sincérité dans ce procès si important pour toute la nation. Soumis à un simulacre de procès Boula Boula est accusé d'être un « traître à la nation, traître au parti, traître au président du parti, le guide, garant de la souveraineté et de la liberté (*LPG*, 234).

Après tout, personne n'avait confiance à ce procès. C'est ce que confirme le père de Matapari en disant que « Vous verrez, ils vont nous fabriquer un procès couru d'avance » (*LPG*, 201). Confirmant l'insincérité de ce procès, Matapari confirme que son père ne « s'était pas trompé, il y eut effectivement un procès » (*LPG*, *ibid.*). Un certain nombre d'éléments communs à ces faux procès est identifiable dans la narration. Ils sont révélés dans le roman à plusieurs niveaux. Ils commencent par le fait que les membres de la cour ne sont autres que d'autres membres du parti pour assurer la partialité du procès :

Il donnait l'impression de n'en pas revenir de voir en face de lui comme président de la cour révolutionnaire un membre du comité central du parti avec lequel il avait eu de très bons rapports jusqu'à son arrestation. Il parut encore plus éberlué quand il s'aperçut que le commissaire du gouvernement [...] n'était autre que ce jeune homme qu'il avait lui-même imposé à la tête de l'union de la jeunesse du parti contre l'avis de la base (*LPG*, 202).

De plus, l'on constate l'utilisation de la torture pour extorquer des aveux, pour incriminer Boula Boula, la « haute cour révolutionnaire » accuse sans preuves et contre toute logique un hère semi-analphabète dont la seule faute aura été d'être un dynamiteur de pierres : « La toilette qu'on lui avait faite et les nouveaux habits dans lesquels on

l'avait vêtu ne suffisaient pas à cacher les sévices qu'il avait subis » (*LPG*, 203). L'accusé révèle les tortures qu'il a subies « on m'a tabassé, on m'a pendu par les pieds la tête en bas pendant qu'on me passait du courant dans les couilles (*LPG*, 213.) ; « Signe ce papier et on va arrêter tout de suite » (*LPG*, 214). Pour aggraver le ridicule de l'affaire, l'intimé en face de la cour révolutionnaire ne sait pas ce que signifie les termes de la lettre qu'il aurait lui-même écrite et signée : « monsieur le président, comme vous pouvez le constater, mon client ne sait pas ce que veut dire P.S. » (*LPG*, 215).

Ensuite, l'incrimination à l'aide de fausses évidences est un autre aspect du faux procès. La « cour révolutionnaire » construit de fausses preuves sans tenir compte des interventions de l'accusé ni des démonstrations de son avocat, dans une confusion remarquable :

Vous reconnaissez du premier coup d'œil quelqu'un que vous n'avez jamais vu, vous vous arrangez pour vous retrouver à la même heure à la même veillée que lui et enfin lorsque plus de dix-mille personnes se présentent pour être embauchées comme ouvriers sur un chantier qui n'était même pas encore ouvert, vous vous retrouvez comme par hasard parmi les moins de un pour cent retenus par ce même individu que vous ne connaissez pas (*LPG*, 206-207).

Les proches de l'accusé sont aussi mis à contribution dans le complot, sans possibilité de comparaître au procès : le père de Matapari et beau-frère de Boula Boula se trouve cité dans les échanges au prétexte qu'il est physicien ou chimiste :

Écoutez ce qui va suivre : ce professeur de chimie, cet enragé du fulmicoton n'est autre que...le beau-frère de Boula Boula ! [...] ce professeur lui a donné des leçons pour maîtriser les mécanismes sophistiqués d'une machine infernale à retardement du genre de celles qui ont explosé à l'aéroport et au cinéma (*LPG*, 209).

Cependant le système ne trouve « pas nécessaire de faire comparaître l'instituteur », accusé de n'être pas loin d'un anarchiste (*LPG*, *ibid.*). Tout argument pertinent pouvant mettre à mal la machination est en effet rejeté par objection ou menacé d'outrage à la cour ou d'outrage à magistrat (*LPG*, 211 et 225). Ainsi, certaines parties du procès, pourtant télévisé, sont retirées du procès-verbal (*LPG*, 213 et 214). Le comble du paradoxe pour une audience rendue publique par diffusion sur les médias de masse, c'est qu'elle cherche à cacher certains passages compromettants qui démontrent le ridicule ou ne font pas sens dans la logique du procès couru d'avance. Enfin, la cour dispose d'un nombre accablant de fausses preuves à l'égard de l'accusé :

Selon l'accusation, c'était lui qui avait recruté les mercenaires placés aux frontières prêt à envahir notre pays le moment convenu pour le coup d'État ; c'était lui qui avait organisé les attentats à la bombe avec Bissila comme homme de main le sieur Hussein El Fayçal Al Moustapha Hussein Morabitoune [...] comme pourvoyeur de fonds ; enfin, c'était bien chez lui qu'on avait retrouvé la liste des membres du gouvernement provisoire qui devaient être installés après l'assassinat du guide bien-aimé de notre révolution avec, comme de bien entendu, lui-même comme futur président (*LPG*, 231-232).

Boula Boula se contente d'accepter les faits qui lui sont reprochés et de demander pardon le jour de sa comparution. Il quitte le sommet et le poste de numéro deux du régime pour être condamné à mort avec le bannissement de son nom dans la mémoire du parti et l'interdiction de le prononcer dans le pays pendant 20 ans (*LPG*, 238).

Boula Boula est un personnage caricatural et une figure épique de l'ouvrage. On peut dire que c'est un personnage franchement opportuniste qui « retombe toujours sur ses pieds. » Suite au procès et aux manifestations qui secouent le pays dans le sillage de

son arrestation et de sa condamnation à mort, (*LPG*, 238-287) il parvient encore à se transmuier, de numéro deux du Parti unique emprisonné pour haute trahison, en un combattant de la liberté : « Ce qui me surprit lorsque nous arrivâmes, c'est de voir comment, en un tournemain, tonton s'était arrangé pour devenir la star de la manifestation [...] Tonton parlait, il disait comment il avait combattu pour la liberté... » (*LPG*, 289). Boula Boula se positionne comme défenseur de la liberté emprisonné pour la démocratie dans la même ligne que les autres prisonniers, signataires des lettres ouvertes au dictateur, et se fait passer pour un héros.

Cette caricature extravagante et d'apparence grossière n'en demeure pas moins, à l'instar des autres personnages, un portrait très réaliste correspondant à certains individus qui meublent effectivement la scène politique en Afrique. Il faut aussi souligner que ce procès du personnage Boula Boula est aussi celui du désenchantement et également des politiques mises en place depuis les indépendances: l'incohérence et les maux de tous ordres qui minent la politique congolaise et celle de l'Afrique. L'usage des expressions telles que « procès couru d'avance », « auteur du complot », « assassinat », « condamnation à mort » etc. sont courants sur la scène politique africaine.

### **3.5. Le père de Matapari, de la recherche du savoir au soulèvement pour la démocratie**

Le roman brosse le portrait du père de Matapari comme celui d'un homme intègre et attaché à la recherche de la connaissance, à la culture et au développement à l'opposé de l'arrivisme de Boula Boula. La narration le montre cependant comme l'instigateur du

combat contre la dictature, à la suite de la condamnation à mort de son beau-frère. C'est l'un des déclencheurs du combat pour la liberté.

### **3.5.1. La recherche du savoir : la figure de l'intellectuel pris dans la tourmente de la politique**

Dans l'ensemble du roman, le père de Matapari ne se conduit pas comme un personnage impliqué dans les affaires politiques et ceci par souci de garder son intégrité ou tout simplement par manque d'intérêt. Dans de nombreux passages du texte, l'instituteur semble « déconnecté » de la vie ordinaire. Il est plongé dans les livres de sa bibliothèque :

Tout le monde était déjà couché lorsque j'arrivai à la maison, mis à part papa [...] Il était prêt à découvrir une vérité cachée [...] Il m'entraîna dans son bureau et je vis qu'il était encore dans son histoire des pôles et des méridiens de la terre. Il y avait sur la table et par terre des encyclopédies, des livres sur la conquête des pôles, des magazines avec des titres comme *National Geographic* et *Ebony* sur lesquels il y avait des photos de chiens, de traîneaux, d'un Blanc et d'un Noir bien emmitouflés dans leur manteau, debout autour d'un drapeau des États-Unis fiché dans la glace (*LPG*, 108-109).

Il est clair que le père de Matapari en tant qu'enfant d'instituteur et comme son père, est toujours à la recherche du savoir, de la confirmation ou de l'infirmité de thèses scientifiques à l'aide d'un regard critique. C'est pour montrer ce lien que Matapari décrit la chambre du grand-père mourant ainsi : « Mon regard s'est d'abord arrêté sur ses lunettes placées sur l'un des gros volumes de ses vieilles encyclopédies poussiéreuses, comme s'il venait à peine de les y poser après une de ses lectures habituelles. J'ai pensé à ce que représentaient ces ouvrages pour ce vieil instituteur » (*LPG*, 387).



Dans le fond, le père de Matapari est plutôt opposé à la tyrannie du parti totalitaire et désintéressé de la vie politique. Il ne manque pas d'occasion de le manifester et même de ridiculiser les membres et défenseurs de ce parti, comme son beau-frère Boula Boula. Quelques passages suivants permettent de mieux appréhender le personnage. Pendant que le préfet déclare la journée payée et chômée et que tout le monde s'apprête à recevoir une délégation de haut niveau, le père de Matapari, quant à lui, désapprouve un tel événement politique : « Seul papa avait boudé la cérémonie parce que, disait-il, les élèves ne devaient pas être embrigadés dans un parti, fût-il parti unique et révolutionnaire. Il était resté chez lui dans ses lectures, certainement encore en train de déchiffrer une des énigmes du grand livre de l'univers » (*LPG*, 102-103). C'est pour corroborer son rejet d'une telle propagande politique que Matapari dit que : « Lui seul n'avait pas été intéressé par la retransmission télévisée » (*LPG*, 153) du quinzième anniversaire de l'accession au pouvoir du chef de l'État qui était célébré en conjonction avec le trentième anniversaire de l'indépendance. Tout son intérêt se porte comme on l'a dit, sur la recherche scientifique. On observe une lueur d'agitation dans ses yeux lorsqu'il est sur le point de « découvrir une vérité cachée » (*LPG*, *ibid.*).

De plus, au lieu de prendre part aux activités politiques, réveillé de bonne heure par son beau-frère, il préfère plutôt faire sa lecture : « - Bonjour, qu'est-ce qui se passe, Boula Boula? As-tu résolu le dernier théorème de Fermat pour que tu te permettes de me tirer de mon lit de si bon matin ? » (*LPG*, 116). Le père de Matapari s'intéresse à la littérature russe plutôt qu'à la politique. En lieu et place de Marx et de Lénine, le père de Matapari, préfère évoquer Eugène Onéguine de Pouchkine qui selon lui, a ouvert la voie

de la tradition des grands romans slaves. Aux théories du socialisme scientifique, il oppose la littérature. Son beau-frère Boula Boula le qualifie de « candide » qui lit trop de livres au point d'oublier la réalité : « Il sourit en mettant sur le compte de la naïveté de papa, qui disait-il souvent, a tellement lu de livres qu'il oubliait parfois la dure réalité du monde réel » (*LPG*, 126). Ce qu'oublie Boula Boula est que les connaissances du père de Matapari font de lui un savant dans sa communauté. En tant que tel, il ne pense pas de la même manière que les autres car il critique et pose des questions qui attirent l'attention de Boula Boula sur les méfaits de ses actes en tant qu'homme politique. Au lieu de gaspiller l'argent de l'État pour une fête, il lui demande de construire une bibliothèque : « Tu sais ce que tu devrais faire pour te réhabiliter un peu ? Construire une bibliothèque avec tout l'argent que le Parti va gaspiller pour cette fête » (*LPG*, *ibid.*). C'est la figure de l'intellectuel critique qui se dégage du personnage du père de Matapari. C'est ce qui lui permet de faire une critique des types de procès que l'on voit dans les gouvernements totalitaires comme celui du guide suprême. Pour le père de Matapari, un tel gouvernement a l'habitude d'accuser le numéro deux en cas de complot. Il finit donc par informer sa femme et son fils que ce procès sera truqué d'avance : « Papa ne s'était pas trompé, il y eut effectivement un procès » (*LPG*, 201). Le père de Matapari se sert de ses connaissances préalables pour éclairer Matapari et sa mère. Son esprit critique fait donc qu'il voit et cherche à savoir ce que les autres ne peuvent pas voir. Cet esprit critique a permis au père de Matapari à jouer un rôle important dans la vie politique

de son pays. Plus préoccupé par le premier Noir à avoir mis les pieds au pôle nord (*LPG*, 134) que par les questions de politique ou de parti, le père de Matapari fait des découvertes scientifiques qui le rendent hystérique, au point de faire douter son entourage de sa santé mentale.

Le personnage du père de Matapari est aussi limpide qu'ambigu. A côté de la recherche du savoir, son esprit critique lui permet d'analyser la situation politique du pays. Ainsi, il est l'une des rares personnes à dénoncer ouvertement la dictature :

Franchement, Boula Boula, vous voulez connaître le fond de ma pensée ? Je suis né l'année de l'indépendance, c'est-à-dire que je n'ai pas connu la colonisation ni la lutte pour l'indépendance. J'ai beaucoup lu sur cette période et j'en ai beaucoup parlé avec mon père. Vous croyez vraiment que nous avons enduré toutes ces peines, toutes ces souffrances, pour acquérir afin que vingt-cinq ans plus tard nous soyons là à genoux, en train de réciter béatement dans une langue de bois sans originalité les louanges d'un capitaine arrivé au pouvoir par la force des armes ? (*LPG*, 141)

Il est clair que le père de Matapari ne rentre pas dans le jeu de la langue de bois. Un tel constat est témoigné par sa réponse au préfet venu chercher un discours lyrique fort faisant les louanges du président qui est arrivé au pouvoir par un coup d'État. En effet, les adeptes et les représentants du parti unique se reconnaissent par cette manière de parler ou d'écrire, caractérisée par l'emploi systématique de stéréotypes non compromettants : « Mais vous le dites si bien, anniversaire de notre indépendance et non anniversaire de la prise du pouvoir par un homme armé ! » (*LPG*, 142).

De même, plus loin lors de la célébration du quinzième anniversaire de la prise de pouvoir du chef de l'État : « Regardez-moi cette belle brochette de dictateurs, aucun

d'eux n'a d'autre légitimité que celle des armes » (*LPG*, 154). Et sur les dépenses occasionnées par cette cérémonie qu'il juge inutile : « Combien de routes, d'écoles et d'hôpitaux enterrés » (*LPG*, 154). Le père de Matapari considère à bien des égards la participation à la vie politique comme une perte de temps : « Il est rigolo ton oncle. Il croit vraiment que j'ai du temps à perdre alors qu'il y a toute une bibliothèque qui m'attend » (*LPG*, 142).

À sa libération de prison, alors que le Parti unique capitulait en proclamant enfin la fin du rôle du dirigeant du Parti avec autorisation du multipartisme et la tenue d'une Conférence nationale (*LPG*, 287), le père de Matapari s'éclipse (*LPG*, 289) pour se replonger, sans aucune trêve après cette victoire sur la dictature, dans sa fascination pour la recherche scientifique : « Effectivement, c'est magnifique, c'est formidable ! Vous vous en rendez compte ? j'étais en prison et je n'en ai rien su [...] le dernier théorème de Fermat vient d'être démontré... » (*LPG*, 291-292).

On peut trouver curieux ce personnage un peu lunatique, qui est dépeint dans le roman comme un citoyen passionné et en marge du fait politique mais en réalité c'est un activiste politique.

### **3.5.2. Le père de Matapari et le combat pour la liberté**

Dès le retour de son épouse du honteux procès de son beau-frère, le père de Matapari formule des tracts avec des revendications démocratiques. Il adresse également une lettre ouverte au président de la république, diffusée à travers tout le pays pour récolter des signatures et réclamant la libération de tous les prisonniers politiques y

compris Boula Boula (*LPG*, 251). Dans ses écrits, on retrouve les termes « suffrage universel », « peuple souverain » et « constitution » qui viennent se substituer aux termes « l'homme des masses », la « révolution prolétarienne », le « centralisme démocratique » et la « classe ouvrière » (*LPG*, 250). Le roman préconise ainsi une « vraie » démocratie : « Nous ne voulons plus de démocratie populaire ou d'autre démocratie qualifiée, nous voulons la démocratie tout court » (*LPG*, 250).

Avec ce tract, le langage politique vu de la perspective de Matapari prend un sens tout à fait différent. Il fait apparaître de nouveaux termes qui entrent en dissonance avec le langage auquel Matapari est habitué et qui constitue pour lui le champ lexical de la politique : « Il nous avait dit que c'était un tract politique mais il devait se tromper » (*LPG*, 250). L'idée du tract est cependant claire, car il ne s'agit nullement ici de confirmer le rôle du chef de l'État à travers les qualificatifs auxquels il est tellement habitué, ni d'employer la langue de bois qui consolide le parti unique et encourage la dictature, mais d'en finir avec la politique de l'intimidation :

Nous ne voulons plus de la démocratie de l'intimidation ni de têtes coupées. Nous exigeons que le peuple choisisse lui-même ses dirigeants par des élections libres, nous exigeons la liberté d'expression, d'association et la liberté d'entreprendre. Tout cela doit être garanti par un texte suprême, inviolable, une constitution. C'est tout cela que nous mettons sous le vocable « démocratie » (*LPG*, 251).

Le père de Matapari va très vite être arrêté pour l'expression libre de ses opinions. La nouvelle de son arrestation va se répandre très vite. Il devient ainsi le déclencheur de la lutte pour la liberté. Le soulèvement entraîne toute la communauté dans

son sillage : la mère de Matapari, les autres instituteurs, d'autres personnages comme le vieux Bidié, toutes ces personnes qui, prises isolément, ne protestent pas d'habitude ouvertement contre la dictature. Les slogans qui animaient la vie politique à l'époque du parti unique changent ainsi : « à bas la dictature », « à bas le parti unique », « vive la démocratie » (*LPG*, 271).

Cet épisode permet à Matapari de comprendre ce que signifient la démocratie et le combat pour la liberté (*LPG*, 275-276). La lutte acharnée, contre les forces de l'ordre d'une « bande de péquenots qui avaient osé défier le président bien-aimé et son parti unique » (*LPG*, 274) permet à Matapari de faire le parallèle avec la lutte de Patrice Lumumba :

Et j'ai cru revivre les derniers moments de la vie de Lumumba [...] Lumumba, un combattant de la liberté du temps de grand-père, Lumumba, livré à ses assassins par Mobutu, Lumumba battu, torturé, humilié, Lumumba dans un camion roulant vers sa mort au Katanga. Lumumba ! Papa !» (*LPG*, 277).

Les repères du combat pour la liberté sont ainsi évoqués à travers cette scène. La lutte ne s'arrête pas là et une délégation se rend dans la capitale pour libérer les prisonniers politiques grâce à l'organisation d'une gigantesque manifestation (*LPG*, 283).

Les extraits suivants dépeignent les manifestations pour la démocratie en Afrique :

Une foule, des bannières, des banderoles. Des slogans, des cris. Mais surtout des mots : les mots qui nous avaient été refusés pendant longtemps, les mots qui nous faisaient perdre nos emplois ou qui nous conduisaient directement en prison. Des mots qui défiaient les fusils et la mort, des mots qui interpellaient l'avenir. Je ne savais pas que parler, crier, dire des mots à haute voix pouvait avoir un tel pouvoir libérateur et

mobilisateur. On se sentait fort en les prononçant, on se sentait fier. Nous marchions, nous marchions (*LPG*, 283-284).

Même si les mots dont il s'agit dans ce passage relatant la manifestation ne sont pas répétés dans le texte, on peut présumer qu'il y a certainement, parmi ceux-ci, les expressions : « refusées pendant longtemps » (*LPG*, 283), les termes « dictature » et « parti unique » (*LPG*, 286). À l'opposé, les « mots qui interpellaient l'avenir » sont très probablement du champ lexical « démocratie », « liberté d'expression », « liberté d'association », « constitution ». Cette manifestation, quoique réprimée, est présentée dans le roman comme l'un des piliers de la lutte et le socle de la protestation dans la capitale. Les actions s'enchaînent, notamment les lettres ouvertes et les manifestations du petit peuple. On peut relever dans le roman, une évolution de la vie politique qui constitue une gradation vers la fin de la dictature. Il faut souligner que celle-ci commence par une prise de conscience du peuple qui demande au dictateur la tenue immédiate d'une conférence nationale :

Marche de protestation des vendeuses du marché, trois femmes tuées par balle à la hauteur du palais présidentiel arrestation de tous les signataires d'une lettre ouverte au Président de la République demandant la tenue immédiate d'une conférence nationale, souveraine dans ses décisions ; [...] réunion extraordinaire du comité central de notre parti unique sanctionnée par un communiqué envisageant le multipartisme à terme (*LPG*, 285-286).

Comme tous les dictateurs africains, le président de la république, au lieu de négocier avec le peuple pour trouver des solutions plus propices, fait usage de la force pour empêcher la tenue de la conférence nationale. Le peuple étant déterminé résiste à

une telle intimidation. Cette résistance conduit à un succès total de la grève car le peuple finit par obtenir une augmentation du salaire:

[...] grève générale d'une semaine par les travailleurs qui réclament une augmentation de salaire ; [...] réunion extraordinaire du Conseil des Ministres accordant une augmentation généralisée de salaire à tous les travailleurs (*LPG*, 286).

C'est vrai que la grève a permis d'obtenir une augmentation du salaire des travailleurs mais le président montre son statut de dictateur en conditionnant l'augmentation du salaire des travailleurs par son maintien au pouvoir : « [...] conférence du chef de l'État réaffirmant que la création d'un parti politique était toujours illégale et que personne ne lui ravirait son fauteuil de président » (*LPG*, *ibid.*). Une telle condition sera rejetée par tout le peuple en organisant une « marche des travailleurs, des étudiants, des élèves et des femmes demandant l'instauration immédiate du multipartisme, de la liberté d'expression et de la libération de tous les prisonniers politiques » (*LPG*, 286-287). Le motif premier de cette grève ne vise pas l'augmentation des salaires mais plutôt un changement politique qui permettra au peuple de jouir de tous ses droits vis-à-vis des impunités qui caractérisent ce régime. C'est donc pour atteindre cet objectif que le peuple décide d'adopter la tactique de la désobéissance civile pour l'obtention de la libération de tous les prisonniers ainsi que celle de la date d'une conférence nationale et souveraine :

[...] libération uniquement des signataires de la fameuse lettre ouverte ; [...] arrestation immédiate de ces prisonniers à peine libérés, à la suite d'un communiqué (lu par papa) dans lequel ils affirmaient que la désobéissance civile continuerait tant que tous les prisonniers n'étaient pas libérés et tant que la date de la conférence nationale souveraine n'était pas fixée (*LPG*, 287).



C'est cette condition qui leur permettra d'avoir gain de cause car la désobéissance civile avait fini par provoquer un désordre total, rendant ainsi le pays ingouvernable. Ne pouvant plus continuer de résister à cette désobéissance civile, le régime finit par céder et l'on voit ainsi le peuple avec détermination et courage gagner cette lutte :

[...] nouvelle marche d'étudiants, de femmes, nouvelles grèves ;[...] réunion du Comité central de notre Parti unique suivi d'un communiqué final qui proclamait la libération de tous les prisonniers politiques, la fin du rôle dirigeant du Parti avec autorisation du multipartisme (chacun avait le droit de créer son propre parti) et tenue d'une Conférence nationale dans les quarante-cinq jours. Ce fut la joie dans le pays. Le calme revint aussitôt (*LPG*, *ibid.*).

Il convient de souligner que ces extraits permettent de critiquer les anomalies des faits politiques voire du désenchantement politique dans le roman de Dongala.

Au point de départ, le pays de Matapari était entièrement à l'opposé de ces principes. La population vénérât son chef, le peuple souffrait mais il craignait de se dresser contre le régime. La situation de répression allait de pair avec un endoctrinement qui commençait dès le bas-âge. Le peuple de Matapari parvient à tirer son épingle du jeu au détour de nombreuses manifestations, protestations, lettres ouvertes, avec un quota remarquable de sévices, de blessés et de morts. Cette énumération témoigne à quel point la démocratie a du mal à s'enraciner.

## **Chapitre 4 : Mise en place des institutions démocratiques et désenchantement politique**

Avec la galerie des portraits que nous venons de voir, le roman amorce l'avènement d'une démocratie « réelle » qui aboutira au bon fonctionnement des institutions étatiques ainsi qu'à la paix dans le pays. Mais, comme on l'a vu, Dongala peint ici, à travers ces personnages, le désenchantement politique survenu dans les pays africains aux lendemains des indépendances.

En effet, les extraits suivants permettent d'entrer dans le vif du sujet : « Ah, laissez-moi vous dire, la politique, c'est pas du tout triste ! » (*LPG*, 311). Matapari ajoute : « Surtout la démocratie libérale et pluraliste qui s'abattit sur le pays avec ce nouveau truc qu'on appelait campagne électorale » (*LPG*, *ibid.*). Pour le narrateur, la Conférence nationale est « une invention bien de chez nous » (*LPG*, *ibid.*), et il la compare à un lieu de « décontamination » (*LPG*, 312). Il le dit pour caractériser le passage de la dictature du parti unique à la démocratie libérale et pluraliste.

### **4.1. Les promesses de la conférence nationale, transition vers la démocratie**

À la fin de la dictature du parti unique, le pays voit apparaître 77 partis politiques (*LPG*, 312), puis 78 avec la création du parti de l'oncle Boula Boula. Peu de temps après, survient la conférence nationale avec la présence de plus de quatre cents délégués et un nombre impressionnant d'associations (*LPG*, 314). Il y est question de faire le bilan du désenchantement politique. Mais le premier geste posé par les représentants

« autoproclamés » (*LPG*, 315) du peuple est de s'allouer un *per diem* équivalant au salaire mensuel d'un instituteur. La raison de ce montant est qu'ils doivent être à l'abri de la corruption. Cette attitude, qui n'est pas sans évoquer l'ancien régime, crée un choc tout à fait singulier sous le regard de Matapari. Le fait que les délégués du peuple venus tout changer d'avec l'ancien régime commencent par « se servir », est contradictoire lorsqu'on le met en rapport avec la note circulaire de son oncle Boula Boula. En effet, la création du parti politique de Boula Boula est, d'après la note circulaire qu'il émet à l'attention de ses proches et sympathisants, une occasion pour lui de « mettre son expérience au service du peuple » (*LPG*, 313). Le parti PILI-PILI est créé par un leader qui va « servir et non se servir » (*LPG*, *ibid.*).

La Conférence nationale dresse le bilan de la situation politique, économique, sociale et culturelle et elle dénonce les détournements de biens publics, biens mal acquis ainsi que les assassinats politiques. Les débats tournent rapidement au procès du régime :

Pourquoi tous ces gens prétendaient-ils que tout le mal qui était arrivé au pays, la gabegie, les meurtres politiques, les crimes économiques, les divorces et les mauvaises récoltes, l'avaient été par la faute d'un seul homme, notre président actuel que plus personne ne considérait comme le guide éclairé de notre révolution ? (*LPG*, 315).

La situation semble être plus grave pendant la démocratie. C'est donc la désillusion totale. En effet, la situation devient donc pire car Subito, le guide qui a fait de ce pays « un petit paradis, qui a ramené la paix des cœurs et la paix des esprits, le timonier qui a conduit de main de maître notre révolution à travers les orages et turbulences causés par les fauteurs de trouble capitalistes et réactionnaires, l'homme des

masses, l'homme des actions concrètes, l'homme dont le destin unique... » (*LPG*, 140), l' « homme des masses, guide suprême, » (*LPG*, 117), « l'homme des actions concrètes » (*LPG*, 134), «le dirigeant populaire, apôtre de la paix, ami des jeunes, » (*LPG*, 143 - 144) « l'homme-peuple, le guide providentiel, le président fondateur, l'homme à qui l'histoire donne toujours raison » (*LPG*, 102) « le Guide de la Révolution » (*LPG*, 139), « le guide éclairé » (*LPG*, 246) est rejeté et condamné comme la source de tous les maux que traverse le pays. Dans cette dénonciation, les motivations réelles des protagonistes peuvent être bien distinctes. Cependant, celles des forces politiques, impatientes de se hisser au sommet de l'État sont, elles, réelles et pressantes. Ainsi, nul ne se reconnaît plus dans « l'union révolutionnaire des organisations de masse du Parti, l'Union révolutionnaire des femmes, l'union de la Jeunesse socialiste et révolutionnaire, l'union des artistes et écrivains, l'Union révolutionnaire des paysans et la Confédération syndicale de la classe ouvrière » (*LPG*, 144), qui avaient pourtant solidement façonné l'image du guide bien-aimé de la révolution dans l'imaginaire de Matapari. Il faut exorciser les années de larmes et de sang vécues sous la dictature du parti unique. La référence aux commandements du décalogue annonce cette nouvelle terre démocratique, mise en parallèle avec la terre promise des Israéliens de la Bible : « On s'engagerait alors à ne plus jamais recommencer, à ne plus mentir, à ne plus voler, à ne plus tuer, à ne plus prendre la femme de son voisin. Enfin on se quitterait en s'embrassant dans un grand élan d'amour fraternel » (*LPG*, 312).

Cependant, il est pertinent de relever que cette référence à la loi de Moïse arrête le progrès de la démocratie dans le pays de Matapari à l'ancien testament. Les promesses de

la conférence nationale étaient la réécriture symbolique d'un imaginaire social moderne, qui se solderait par l'avènement d'un nouvel État. Cet État serait celui de droit, respectant l'autonomie et la dignité des personnes. Les nouvelles terminologies adoptées telles que, la démocratie, l'alternance, le pluralisme politique et le libéralisme, fonctionnent comme des thérapies pour l'imaginaire collectif. La conférence nationale souveraine prend d'ailleurs le soin de le fixer dans la mémoire collective. Elle le fait par l'adoption d'un acte fondamental dont le préambule a été repris par la constitution adoptée plus tard par référendum populaire. Mais la suite des événements consacrera l'échec d'un renouvellement de la classe politique, malgré la victoire d'un candidat qui ne relevait pas du parti unique. Les espoirs nés de la conférence nationale se rallient ainsi à la terre promise de l'ancienne alliance. L'on assiste donc à beaucoup de promesses, beaucoup de paroles, mais point de salut éternel par l'entremise de la conférence nationale. Les « discours démocratiques » prononcés à la tribune entraînent encore plus de perplexité chez le narrateur.

## **4.2. Les discours démocratiques**

Les discours démocratiques des candidats à la campagne électorale constituent un autre moyen pour opérer la satire du régime politique. L'on constate dans le roman que, dès la fin de la Conférence nationale, comme le dit le président de la Conférence nationale, il est question de « réinventer une nouvelle démocratie ». Elle prendra en compte certains paramètres du contexte africain. Une telle démocratie sera basée sur les

principes africains, d'où : la « démocratie africaine » (*LPG*, 325). Ainsi, l'on constate l'existence d'un décalage entre ce qui a été et ce qui doit être adopté.

#### **4.2.1. Démocratie à l'africaine**

Les expériences africaines, à mi-chemin entre démocratie et non-démocratie, se situent en effet dans une zone intermédiaire de régimes hybrides.<sup>6</sup> Ces régimes contiennent quelques éléments de démocratie, comme les élections, et aussi bon nombre d'éléments caractérisant l'autoritarisme. La dénomination démocratie africaine ou démocratie à l'africaine est une expression satirique utilisée par le président de la Conférence nationale, pour plusieurs raisons : il s'agit de désigner un système électoral chaotique, caractéristique d'un gouvernement corrompu. Ce n'est donc pas par hasard que le narrateur révèle que la « démocratie africaine » est représentée à la conférence nationale par des féticheurs, une expression négative utilisée pour ridiculiser et railler la réalité que représente la pratique de cette démocratie :

C'est ainsi que, conscient de cela, le présidium de cette assemblée a décidé à l'unanimité de placer les cérémonies de clôture sous les bonnes grâces de nos ancêtres, à travers les représentants de l'Afrique traditionnelle. Or, qui représente le mieux la tradition africaine si ce n'est ses sages et ses féticheurs ? (*LPG*, 326).

De plus, l'évocation des ancêtres montre la situation dans laquelle le peuple vit. L'avènement de la modernité avec ses principes politiques (socialisme scientifique) n'a pas empêché le peuple de croire ou de consulter les ancêtres. C'est pour corroborer une

---

<sup>6</sup> Patrick Quantin, *Pouvoirs* 2009/2 (n° 129), pages 65 à 76., [sans date]. La démocratie en Afrique à la recherche d'un modèle

telle situation que Dongala explique dans une interview accordée à Brezault et publiée dans *Mots Pluriel* que :

Oui, c'est le monde dans lequel les Africains vivent. Et c'est tellement vrai que, quand il y avait le Socialisme scientifique – officiellement, on ne croyait pas aux ancêtres, on était athée. Mais quand il y avait des nominations au bureau politique du parti, ces mêmes dirigeants allaient consulter le soir des féticheurs pour que leurs noms se retrouvent sur la liste ! On vit donc dans un monde syncrétique de la science et de l'irrationnel ... ça n'a pas changé ! (Brezault 2003)

Nul n'est donc surpris de voir que la naissance du narrateur ainsi que celle de la démocratie soient intégrées dans un contexte particulier lié à la croyance aux ancêtres malgré l'adoption de la modernité dans le pays. La présence du marabout et de la guérisseuse Mama Kossa ainsi que celle des féticheurs à l'assemblée nationale du pays sont des exemples typiques qui illustrent une telle situation. De plus, le narrateur termine cet extrait avec une réponse humoristique qui permet de comprendre qu'il est vraiment question d'une démocratie africaine qui n'a rien en commun avec les principes d'une « vraie » démocratie telle que préconisée dans le chapitre précédent. C'est pour marquer l'indignation et la surprise que le père de Matapari dit : « - Ouais mes frères, l'Afrique vient d'inventer une nouvelle démocratie, la 'démocratie des féticheurs', lança papa au président, comme si les ondes électromagnétiques pouvaient faire le chemin inverse, du récepteur à l'émetteur... » (*LPG*, *ibid.*). Le père de Matapari veut tout simplement montrer que c'est ridicule d'avoir les féticheurs à l'assemblée comme représentants. De plus, pour lui ces féticheurs n'ont pas leur place dans la prise de décision des institutions étatiques. Il doute de leur efficacité : « Je peux d'emblée vous dire que je n'ai aucune

confiance dans leurs performances de féticheurs depuis qu'ils avaient ridiculisé l'Afrique et son football » (*LPG*, 327). La conférence se termine cependant sous leurs incantations, ouvrant la voie à une démocratie républicaine qui devait embrasser la prospérité. Tout ceci révèle l'incongruité qui se manifeste par l'amalgame des éléments épars sans lien logique apparent.

#### **4.2.2. Critique de la campagne électorale**

Suivant les principes de la démocratie, Matapari donne sa compréhension de ce qu'est la campagne électorale en Afrique :

La démarche était simple : il s'agissait d'une part de séduire les électeurs, de les convaincre qu'on était l'homme qu'il fallait à la place qu'il faut, et d'autre part, disqualifier tous les autres candidats en les traitant d'incompétents [...] indignes de tenir entre leurs mains la destinée de la nation (*LPG*, 333).

En caractérisant la campagne électorale par ces mots de propagande ou ces louanges, le narrateur révèle que le jeu électoral, notamment la campagne, manque de maturité car elle n'est pas basée sur des principes idéologiques. Cette maturité électorale n'est pas vraiment acquise et celle démocratique qui doit en résulter ne l'est pas totalement. L'essentiel est de « Séduire les électeurs »: « Il ne fallait jamais oublier d'inclure dans ces discours les promesses les plus mirobolantes, et de temps en temps, distribuer un peu sinon beaucoup d'argent » (*LPG*, 333). La « politique du ventre » est ici mise en lumière.



### 4.2.3. Discours politiques : ridicule et désenchantement

Le ridicule continue à servir de toile de fond à l'auteur pour dépeindre le désenchantement au sein des discours politiques. Dans le discours politique du professeur Pentium-75 : « je ne suis pas venu me servir mais vous servir » (*LPG*, 335), tout comme dans celui de l'oncle Boula Boula dans sa note circulaire : « le parti PILI-PILI est créé par un leader qui veillera à 'servir et non se servir' », (*LPG*, 313), l'expression « servir » répond aux principes d'une démocratie réelle. L'expression est répétée à dessein à l'intérieur des discours démocratiques, principalement dans celui de Boula Boula dont les observateurs connaissant le parcours politique. « Servir et non se servir » est transcrit dans l'ouvrage comme un leurre de la campagne électorale, dans la mesure où la plupart des candidats à l'élection présidentielle ont uniquement pour attitude, une fois au pouvoir, d'accumuler ou de détourner la richesse publique à des fins privées. Il faut aussi ajouter que ces dirigeants se donnent une image messianique à travers cette expression de service.

L'incongruité et le caricatural reviennent, tel un dénominateur commun, au sein des discours des candidats P-75 et Tatah Tollah. Ceci se révèle entre autres par les expressions de la scène qui a lieu entre le candidat « qui fait pousser la canne à sucre sur de la pierre ponce » (*LPG*, 335), et le sauveur qui avait vu en rêve le Fils de Dieu où l'Ange Gabriel lui a montré en songe une couronne brillante sur laquelle on pouvait lire son nom enchâssé en lettres d'or, forment une esthétique du désenchantement. Ceci est même tangible, lorsque le père de Matapari se moque de l'invention d'une nouvelle

démocratie par les Africains. Ce qui est intéressant est que bien sûr, chaque candidat vient avec des solutions adéquates et authentiques : « Notre petit pays débordait de génies politiques, chacun avec une solution simple et originale – il n’y a qu’à... - pour que nous puissions rattraper le Japon... » (*LPG*, 336). Quant au professeur P-75, il envisage dans son programme de gouvernement de transformer le jus d’ananas en pétrole, d’implanter une usine de cassoulet, de créer des porcheries locales et de faire du pays le plus grand exportateur de brosses à dents grâce aux poils prélevés sur les cochons :

Tout d’abord, avant même de vous saluer et de vous remercier pour ce chaleureux accueil, je dois vous dire tout de suite que, mes études ayant révélé que votre zone était la plus grande productrice d’ananas de la région, j’ai décidé d’implanter ici une usine de transformation de jus d’ananas en carburant ! [...] Le reste du carburant sera pour les avions et j’envisage même de construire ici une piste d’aérodrome capable de recevoir de gros avions-cargos pour évacuer le reste de ce carburant [...] Je vais créer la plus grande porcherie du monde et avec les poils drus de ces cochons, nous fabriquerons des brosses à dents et ainsi, nous deviendrons les premiers exportateurs du monde (*LPG*, 345-346).

Le candidat, convaincu que l’avenir du continent se trouve dans la science et la technologie, envisage par ailleurs de créer moult barrages et d’implanter une station de ski pour le sport :

Le développement, c’est aussi le sport. Quelles belles montagnes vous avez par ici ! Ne pensez-vous pas que cela lancerait le tourisme si on pouvait créer une station de ski ici ? [...] Sachez rien n’est impossible à la science. Il n’est pas nécessaire d’importer de la neige d’Europe, nous pouvons technologiquement faire tomber la neige dans ce pays tropical et je m’y emploierai dès que je serai élu (*LPG*, 347-348).

En face de l'homme qui peut faire tomber technologiquement de la neige en pays tropical et qui détecte scientifiquement les femmes adultères afin d'arrêter la diffusion du SIDA, Tатаh Tollah, une autre figure de la démocratie, propose de résorber le chômage en six mois grâce à la création d'une famille africaine élargie. Son projet de gouvernement, également très simple, offre les mêmes opportunités aux diplômés et non diplômés : « Le chômage ? Il comptait le résorber en six mois en transformant notre société en un vaste réseau de parents, une grande famille élargie typiquement africaine. On aurait plus besoin de diplômes pour occuper des fonctions dans l'État » (*LPG*, 354). De plus, c'est pour confirmer que les diplômés ne seront plus d'une grande importance qu'il affirme que les féticheurs peuvent être affectés au CHU et les mamans vendeuses du marché au ministère du commerce :

Alors pour faire de notre pays un pays véritablement administré par son peuple, nous écarterons les intellectuels prétentieux pour mettre à leur place des malafoutiers comme députés et sénateurs, nous injecterons [...] des mamans vendeuses au marché au ministère du commerce, et, pourquoi pas, oui, pourquoi pas des féticheurs au CHU. Il faut aimer Dieu et les ancêtres (*LPG*, 355).

Grâce à des messages reçus de Dieu dans son sommeil, Tатаh Tollah se positionne comme un guide éclairé d'une nouvelle ère. Un type qui peut « disparaître, aller causer avec Dieu et revenir, ne peut que faire des miracles pour son pays » (*LPG*, 355).

Cependant, la narration nous laisse entrevoir, bien avant l'expression du père de Matapari, que « l'un et l'autre sont des semeurs de vent » (*LPG*, 384). Dans cette démonstration par l'absurde, le narrateur vient exagérer le contraste entre la simplicité des solutions démocratiques et la difficulté de l'enracinement de la démocratie. Ceci nous

ramène à l'incipit : « j'ai failli ne pas être né ». L'incongruité, les circonstances étranges de la naissance évoquées au premier chapitre de l'ouvrage, la torpeur de Matapari après l'accouchement, sa venue au monde en tant que triplé, les douleurs de l'accession à l'indépendance font écho à celles de l'enracinement de la démocratie. La démocratie, comme Matapari, a failli ne pas être née.

Après l'apparition de 70 partis en l'espace d'un mois, l'optimisme s'est assombri car l'on assiste à un recommencement provoqué par un manque de culture démocratique. Face aux enjeux démocratiques, c'est le père de Matapari qui propose la solution idéale : « Notre pays n'a besoin que d'un homme normal, honnête, bon gestionnaire et citoyen, et à qui la nation peut demander des comptes, c'est tout » (*LPG*, 384). Le père de Matapari montre à travers cet extrait que seul le respect des principes de la démocratie permettrait à son pays d'être bien dirigé par un bon leader qui respecte les principes démocratiques.

## Chapitre 5 : Conclusion générale

Cette analyse basée sur la représentation des faits politiques dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emanuel Dongala s'est focalisée sur le désenchantement politique. Et la galerie des portraits des personnages l'illustre bien. La création des personnages tels que Boula Boula et les membres de son parti a bien exposé les différentes étapes du désenchantement politique. C'est ainsi qu'à chacun d'eux est attribué un fait politique particulier. La naissance inhabituelle du personnage principal fait écho à l'avènement de la démocratie. Cette naissance devient une métaphore du passage d'un système socialiste scientifique à la démocratie. Autant cette naissance est étrange, peu ordinaire et incongrue, autant l'est cette démocratie à cause de l'implantation et de l'imposition irréfléchie d'une réalité extérieure. L'utilisation des images fortes, de l'allégorie et des métaphores multiples pour caractériser l'incongruité aboutit à la satire.

Les figures sont des stratégies qui ont été mises en œuvre pour dépeindre une réalité politique particulière. Ainsi, l'on a constaté que les effets de la dictature sur les peuples ont révélé non seulement l'échec des intellectuels mais surtout une évolution vers un système politique de plus en plus proche de ce que le personnage du père de Matapari a appelé « la démocratie des féticheurs ». Avec l'ironie, Dongala, revisite et retrace le passage de la dictature du parti unique à la démocratie libérale et pluraliste dans la plupart des pays africains et ceci à travers les différentes manifestations politiques et aussi des insuffisances ou lacunes des principes démocratiques.

Pris dans la tourmente politique où règnent la violation des droits de l'homme et la corruption ainsi que les méfaits de la dictature sur le peuple, c'est la figure de l'intellectuel (du père de Matapari) qui est à l'origine de la recherche pour le soulèvement et le combat pour la liberté. La transition de la dictature à la démocratie est ainsi caractérisée par les manifestations d'espoir, de combat, de révolte et de soulèvement à travers des syntagmes tels que « la liberté d'expression », « la liberté d'association », « la constitution » et « la démocratie ». Ce sont ces manifestations et ces mots qui ont marqué une évolution de la vie politique et qui a constitué une gradation vers la fin de la dictature ainsi que la tenue d'une conférence nationale. Ces différentes étapes ont ainsi permis de marquer le début de la démocratie dont on montre l'immatunité à travers le déroulement des campagnes électorales et des discours inadaptés. Aussi, le faux procès du personnage de Boula Boula permet de ridiculiser les principes judiciaires intenable et pseudo-démocratiques dont le résultat est la caricature et le ridicule. Pour les leaders des partis politiques tels que le professeur P-75 et Tatah Tollah (qui sont des exemples de certains leaders africains), les campagnes électorales sont caractérisées par les mots de propagande, les louanges, les ambitions irréalisables, les mensonges voire les déceptions. Ces campagnes électorales manquent donc de maturité et de principes idéologiques car elles sont perçues comme des moments de distraction ou d'éblouissement du peuple. Le pire est que les peuples (ignorants) ne font qu'encourager leurs leaders en les qualifiant de « guide bien-aimé ». Il est donc clair que comme l'a remarqué le personnage du père de Matapari, les principes démocratiques sont mal pratiqués par les leaders politiques, d'où l'utilisation des expressions satiriques telles que « démocratie à l'africaine » et

« démocratie des féticheurs ». Tout ceci révèle non seulement l'échec de la figure de l'intellectuel africain mais aussi celui de la classe politique et des principes démocratiques africains.

Enfin, cette œuvre de fiction fonctionne comme un exutoire pour relater, marquer, attirer l'attention et pour se souvenir. Ainsi, l'on a constaté que la démocratie imposée de l'extérieur d'une manière irréfléchie et inadéquate ; d'où la proposition d'une troisième voie politique, celle qui prendra en compte les réalités africaines dans le système démocratique.

# Bibliographie

## Corpus de l'étude

Dongala, Emmanuel. *Les petits garçons naissent aussi des étoiles*, Paris : Le serpent à plumes, 1998.

## Les autres romans d'Emmanuel Dongala

Dongala, Emmanuel. *Un fusil dans la main, un poème dans la poche*, Paris : Albin Michel, 1973.

----- *Le Feu des origines*, Paris : Albin Michel, 1987.

----- *Johnny Chien Méchant*, Paris : Le serpent à plumes, 2002.

----- *Photo de groupe au bord du fleuve*, Arles : Actes Sud, 2010.

----- *La Sonate à Bridgetower*, Arles : Actes Sud, 2017.

## Études sur Emmanuel Dongala

Brezault, Eloïse. « À propos de *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* et autres romans : Un entretien avec Emmanuel Dongala » *Mots Pluriels*, 2003. Disponible sur <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP2403ed3.html> [consulté le 5 mars 2021]

Dongala, E. B. « Littérature et société: ce que je crois » *Peuples Noirs – Peuples Africains*, No. 9 (1979) 56-64. Disponible sur <http://www.motspluriels.arts.uwa.edu.au/MPnpa903.html> [consulté le 15 mars 2021].

Kaufman, M. T. « Arts Abroad: Reflections on African War, from a Haven in the U. S. » *New York Times*, May 7, 1998.

*Les petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel B. Dongala, *Motifs – Motifs Poche* N° 112 – 20 Septembre 2000, *Littérature générale*, consulté le 27 avril 2021 sur [www.kazabulmartinique.fr/livre/9782842612177-les-petits-garcons-naissent-aussi-des-etoiles-emmanuel-b-dongala/](http://www.kazabulmartinique.fr/livre/9782842612177-les-petits-garcons-naissent-aussi-des-etoiles-emmanuel-b-dongala/)



## **Romans de d'autres auteurs cités**

Fantouré, Alioum. *Le cercle des tropiques*, Paris : Présence africaine, 1972.

Kourouma, Ahmadou. *Les soleils des indépendances*, Paris : Seuil, 1970.

Lopes, Henri. *Pleurer-rire*, Paris : Présence Africaine, 1982.

Monénembo, Tierno. *Les crapauds-brousse*, Paris : Seuil, 1979.

Ousmane, Sembène. *Le Mandat*, Paris : Présence Africaine, 1968.

Tansi, Sony Labou. *La vie et demie*, Paris : Seuil, 1979.

----- *L'État honteux*, Paris : Seuil, 1981.

## **Ouvrages généraux**

Carroll, D. *Chinua Achebe, Novelist, Poet, Critic*. London: The Macmillan Press LTO, 1990.

Critchley, Simon. *De l'humour*, Paris, Kimé, 2004.

*Dictionnaire Encarta*, « langue de bois ». Microsoft® Encarta® 2009. © 1993-2008 Microsoft Corporation.

Duval, Sophie (ed.); Saidah, J. P (ed.). *Mauvais genre: la satire littéraire moderne*. New edition [online]. Presses Universitaires de Bordeaux, 2008 (consulté 11 mars 2021). Disponible sur <http://books.openedition.org/pub/6569>

Harrow, K. W. *Threshold of Change in African Literature: The Emergence of Tradition*. London: Heinemann, 1994.

Highet, Gilbert. *The Anatomy of Satire*. Princeton: Princeton University Press, 1962.

Hornby, A. S. *Oxford Advanced Learner's Dictionary of Current English*. Oxford, Oxford University Press, 2000.

Jankélévitch, Vladimir. *L'ironie*, Paris : Flammarion, 2011.

*Larousse, Dictionnaire de français*, définitions : satire, [en ligne] Éditions 2018. Consulté le 5 mars 2021. Disponible à l'adresse : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/satire/71079>.

Martin-Granel, N. *Rires noirs, Anthologie romance de l'humour et du grotesque dans le roman africain*. Libreville, Edition Sépia. Centre Culturel français, Saint-Exupéry, 1991.

Mengue-Nguema, R-M. *La représentation des conflits chez Ahmadou Kourouma et Alain Mabanckou (1998-2004)*. Thèse de Doctorat nouveau régime de l'université de Clergy-Pontoise, 2009. [Accédé le 11 mars 2015]. Disponible sur [Biblioweb.U-cergy.fr/theses/09CERG0413.pdf](http://Biblioweb.U-cergy.fr/theses/09CERG0413.pdf).

Mpendiminwe, Apollinaire. *Ironie et discours social dans les romans d'Ahmadou Kourouma*, thèse de doctorat présentée au Département des littératures de langue française, Faculté des Arts et des Sciences, Université de Montréal, 2017, Consulté le 10 mars 2021 et disponible sur <https://papyrus.bib.umontreal.ca/>

Poslaniec, C. *L'évolution de la littérature de jeunesse, de 1850 à nos jours au travers de l'instance narrative*. Lille: ANRT, 1997.

Senghor, L. S. *Liberté I: Négritude et Humanisme*. Paris: Seuil, 1964.

Thomson, Alex. *An Introduction to African Politics*, 2nd Edition, London: Routledge, 2004.

## Articles généraux

Allemann, Beda. « De l'ironie en tant que principe littéraire », *Poétique*, n°36, novembre 1978, 385-398.

Asaah, Augustin. « Satire, désordre, folie et régénérescence : lecture de quelques romans africains » *Présence francophone : Revue internationale de langue et de littérature*. Vol. 64 : No. 1, Article 9, 2005. Consulté le 10 mars. Disponible sur : <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol64/iss1/6>

Biem, J. E. « Politique et poétique de l'interface dans l'histoire littéraire africaine » *Chimères*, 29 (1) :1, 2016. DOI :10.17161/chimeres.v29i1.6350

Chevrier, Jacques. « L'échec des systèmes politiques africains ». *Le Monde diplomatique*, 1975. [en ligne]. 1 août 1975.[Consulté le 14 juillet 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.monde-diplomatique.fr/1975/08/CHEVRIER/33319>

- Clavaron, Yves. « Politique et roman postcolonial: le désenchantement des indépendances chez V. S. Naipaul (*The Mimic Men*) et A. Kourouma (*Les Soleils des indépendances*) ». Durand Le Guern, Isabelle. *Roman et politique : Que peut la littérature ?* Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011, pp.279-290. Web. <http://books.openedition.org/pur/39271>
- Conférence de l'EISA « En quête d'une gouvernance démocratique durable pour l'Afrique : la démocratie fonctionne-t-elle pour les pays en développement ? » *Rapport des actes de la conférence Symposium annuel de l'EISA*, The Kopanong Hotel, Benoni, Afrique du Sud, 7-9 novembre 2007.
- Cotte, Jérôme. *L'humour et le rire comme outils politiques d'émancipation?*. Mémoire de maîtrise en science politique, Université du Québec à Montréal, 2012 (consulté le 10 mars 2021). Disponible sur <http://archipel.uqam.ca>
- Di Benedetto, Christine. « La voix de l'enfant dans les romans de Soledad Puértolas ». *Cahier de narratologie* [En ligne], 10.1 | 2001, pp.365-376, mis en ligne le 31 octobre 2014, consulté le 14 mars 2021. URL : <https://journals.openedition.org/narratologie/6965>
- Harris, Robert. «The Purpose and Method of Satire», *Virtual Salt*, 20 août 1990. <www.virtualsalt.com>1-13.
- Hutcheon, Linda. «Ironie, satire, parodie: une approche pragmatique de l'ironie», *Poétique. Revue de théorie et d'analyse littéraires*, vol. 12, n°46, 1981.
- Imorou, Abdoulaye. « Le récit politique africain à la confluence du roman et des sciences politiques » In *Roman et politique : Que peut la littérature ?* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011 (généré le 05 mars 2021). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pur/39273>
- Joseph, Richard. « Democratization in Africa after 1989: Comparative and Theoretical Perspectives » *Comparative Politics*, Vol. 29, No. 3: (1997) 363-382.
- Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, « La laïcité à l'école » [en ligne] 9 décembre 2020 [Consulté le 30 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.education.gouv.fr/la-laicite-l-ecole-12482>
- Nkunzimana, O. « Procès fictifs et projets politiques dans deux romans africains Francophones » *Études Littéraires*, 33 (1) 2001, 95-110. <https://doi.org/10.7202/501280ar>

- Pasqueron de Fommervault, Inès. « Je ris donc je suis. Le rire et l'humour au carrefour de deux processus identitaires : socialisation et individualisation » *Anthropologie sociale et ethnologie*. 2012. Dumas-00736627.
- Quantin, Patrick. « La démocratie en Afrique à la recherche d'un modèle » *Pouvoirs*, N° 129, 2009. pp. 65-76.
- République du Congo, cinquante ans de vie politique 1960-2010, Les Éditions Hemar, Indépendance du Congo 14 et 15 août 1960. Journal Officiel (Congo-Brazzaville), *Le Monde* du 16 août 1960.
- Sangsue, Daniel. « Parodie et satire: L'exemple de Macbett d'Eugène Ionesco ». *Mauvais genre: La satire littéraire moderne* [en ligne]. Presses Universitaires de Bordeaux, 2008, (consulté le 11 mars 2021). Disponible sur <http://books.openedition.org/pub/6743>
- Spitz, J. F. « La philosophie politique républicaine aujourd'hui. Un état des lieux » *Politique et Sociétés*, 20(1), 2001, pp.7-23.
- Tulard, Jean. « QUATORZE JUILLET 1789 », *Encyclopædia Universalis 2020*  
Que s'est-il passé le 15 août 1960, jour de l'indépendance du Congo-Brazzaville ?  
In : RFI SAVOIRS [en ligne]. 11 août 2020. [Consulté le 22 septembre 2020].  
Disponible sur : <https://savoirs.rfi.fr/fr/comprendre-enrichir/histoire/que-sest-il-passe-le-15-aout-1960-jour-de-lindependance-du-congo-brazzaville>